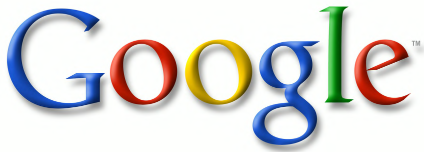



804

Ls cintim. quai de la Mégisserie
Lundi soir 18 mars 1817.

Agamemnon,

tragédie en 5 actes & en vers
par Louis (Népomucène)
Lemercier
au théâtre de la République
(le Français), cinq floréal
an V, 24 avril 1797.

AGAMEMNON,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES,

PAR LOUIS LEMERCIER,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA RÉPUBLIQUE, LE 5 FLORÉAL AN V.

TROISIÈME ÉDITION,

REVUE, CORRIGÉE ET PUBLIÉE PAR L'AUTEUR.

A PARIS,

Chez BARBA, libraire, Palais du Tribunat, galerie derrière le Théâtre Français de la République, nº 51.

AN XII. (1804.)



RÉFLEXIONS GÉNÉRALES

SUR

LA TRAGÉDIE ET SUR LE PUBLIC.

L'INTÉRÊT d'un art que j'ai cultivé toute ma vie m'engage à communiquer quelques observations sur les spectacles dramatiques ; elles n'ont point pour objet d'appuyer cette troisième édition de mon ouvrage : les considérations personnelles sont rarement impartiales et toujours si délicates, qu'on ne les met point dans leur vrai jour. Trop de présomption, ou trop de défiance de ses forces, ou le langage d'une fausse modestie, embarrassent quiconque parle de soi. Je ne prétends pas non plus professer les élémens de la tragédie dans une préface dogmatique, superflue pour ceux qui les connoissent, et stérile pour ceux à qui tant de livres classiques en développeront plus fructueusement les principes. Le nombre prodigieux d'écrits composés chaque jour sur le secret de bien écrire me semble même ce qu'il y a de plus pernicieux aux belles-lettres : les opinions superficielles et multipliées qu'on imprime sur l'art dramatique deviendroient la cause de la décadence du théâtre, si la vue des modèles antiques et la fermeté des esprits droits ne le soutenoient encore. Cette conviction est en moi le résultat des remarques que je vais soumettre au lecteur.

Il est des temps d'ignorance où les hommes, sans culture,

n'ont que des idées confuses et indéterminées de tous les objets que leur présentent des arts naissans et grossiers. Chaque pas que fait le génie éclaire et étonne : on regarde la route qu'il a tracée, et sa marche révèle enfin toutes les règles qui conduisent à la perfection : ce sont ces règles invariables qu'il faut suivre : il est donc indispensable de les étudier avec soin, pour ne pas retomber dans les ténèbres de la barbarie ; mais il est des temps de civilisation rafinée, où les hommes, devenus trop subtils, perdent l'aspect des grandes dimensions des choses, en n'examinant que leurs petits détails : ils n'ont que des lumières qui les éblouissent, et ils s'offusquent mutuellement au lieu de s'éclairer par elles. C'est alors que la simplicité de l'ignorance docile est moins éloignée de la juste raison qui nous rend les appréciateurs du beau que la vanité de l'érudition trompeuse qui s'arroge le droit de rappeler chacun aux préceptes. En effet, quel mal ne produisent pas des discussions rebattues, vagues et contradictoires, sans goût, sans méthode et sans but : elles sont à-la-fois nuisibles aux poëtes qu'elles détournent des sentiers que l'étude leur découvrit ; aux acteurs dont elles contraignent les attitudes, les gestes, et dont elles déconcertent les moyens intelligens ; et au public qu'elles ne laissent plus à lui-même, et dont elles étouffent la justice naturelle.

Elles sont dangereuses aux auteurs qu'elles remplissent d'incertitude s'ils ne sont pas encore affermis par une longue expérience, qu'elles irritent si leurs efforts n'en peuvent détruire l'erreur, qu'elles égarent ou qu'elles épouvantent s'ils entrent avec une modeste timidité dans la carrière, qu'elles découragent s'ils se sentent arracher par elles au terme de leurs labeurs, les suffrages dus à leur mérite. Les chicanes scholastiques consument, sans fruit, le temps de

ceux qui entreprennent d'en poursuivre le fil : elles n'éclaircissent pas mieux les mystères du génie que les disputes éternelles de la théologie n'ont dévoilé l'image de Dieu. Les règles de l'art dramatique sont peu nombreuses, peu compliquées, faciles à comprendre et à retenir avec ordre en sa mémoire ! tout écolier attentif les a bientôt gravées dans la sienne ; mais l'heureuse application qu'en fait un bon auteur est infinie. On peut les comparer aux proportions des figures dans les tableaux ; ces proportions sont fixes, et bientôt démontrées : mais le secret du peintre apparoît dans le choix des formes et des couleurs, dans la vérité des expressions et des mouvemens, dans l'ordonnance harmonieuse de sa composition ; c'est tout cela qu'il faut savoir observer, pour prononcer avec discernement. Combien de fois n'a-t-on pas vanté dans la plupart des chef-d'œuvres ce qui devoit leur attirer la censure et critiquer ce qui leur méritoit le plus d'éloges ! Il est rare que les moyens qu'on propose à un auteur, pour améliorer son ouvrage, n'aient pas été déjà médités et rejetés par lui, s'il ne travaille point au hasard, et s'il manie long-temps les matières qu'il choisit. Les modernes Aristarques auroient lieu de s'étonner s'ils voyoient l'effet malheureux de leurs conseils suivis avec docilité. Celui qui pratique distinguera les moindres nuances, où celui qui disserte confondra jusqu'aux couleurs primitives. Peu de connoisseurs se rendent compte de la différence des genres même les plus disparates ; peu d'entre eux les classifient avec justesse. Plusieurs attribuent les principes de la tragédie mythologique et passionnée qui nous vient des Grecs, et qu'a surtout imitée Racine, à la tragédie politique dont Corneille est l'inventeur.

La première est grande, forte, dégagée en sa marche,

et n'a d'autre ornement que sa beauté pure, comme les statues des personnages héroïques dont la nudité laissoit voir les contours souples et animés; la seconde, non moins haute, est plus majestueuse en sa pompe, mais ralentie par la gravité de l'histoire et par le faix des costumes des temps. L'une représente sans voile les crimes et les malheurs des hommes; l'autre décore avec faste les superbes infortunes des chefs des républiques et des empires. Cette dernière Melpomène eût-elle pris naissance, si la fureur des contestations littéraires eût desséché la fécondité de Corneille, et l'eût asservi à se traîner sur les pas des auteurs de l'antiquité, dont le système étoit tellement étranger au sien, qu'il n'a pu traiter leurs fables sans être au-dessous de lui-même. Il lui fallut une logique puissante, dont les raisonnemens partissent d'une tête ferme et vaste, pour imposer silence aux cris de l'école et surmonter les vieilles obstinations des académies. Il eut besoin que le Cid, en qui l'amour et l'honneur respirent, précédât l'apparition de Cinna, pièce où l'éloquence politique prend la place du feu des passions, et que, de nos jours, ceux même qui l'admirent accuseroient de langueur si le jugement n'étoit porté. Il eut besoin de nourrir en son propre sein la mâle équité des citoyens de Rome pour la caractériser en toutes ses époques, depuis celle où les courages des Horace fondoient la liberté sous le règne des rois, et celle où la clémence artificieuse d'Auguste jetoit les germes de la royauté dans une république déjà corrompue et penchante, jusqu'à celle des Galba, des Othon, couronnés par de séditieuses milices et par de viles intrigues. Corneille, tout romain, sembloit porter la toge: son sublime génie naquit de sa vertu. Il n'est rien que ne put mesurer sa vue pénétrante; il atteignoit la hauteur d'ame de Polyeucte, attaquant les idoles du monde, du même œil qui plongeoit dans la bassesse du cœur de Félix rampant sous

un empereur. La vigueur de traits et de coloris qu'il prête au féroce Attila signale assez la main qui dessina si fièrement Cléopâtre, et accuse encore le sévère Boileau d'avoir une fois cédé à l'injustice des contemporains. Si Corneille est grand, c'est qu'il a conçu toutes les grandeurs, et non parce qu'il a mieux appris la poétique d'Aristote. Enfin la tragédie historique ne doit qu'à lui son existence. Généraliser ses principes dramatiques, ce seroit mêler des élémens nouveaux à la tragédie fabuleuse qui les exclut absolument. Tel auteur, qui n'aura pas la moindre idée des affaires d'état, peut attendrir, effrayer, enchanter un parterre, s'il excelle à peindre le délire des passions, et s'il est doué d'une sensibilité profonde ; il ne sera plus qu'un déclamateur vuide de sens, si, pour remplir un précepte infécond pour lui, sa verve forcée s'épuise en maximes sur les rois et sur les peuples. Laissons à chacun son penchant particulier, ne soumettons pas ses combinaisons aux nôtres, ne défigurons pas les portraits des nations, en exigeant qu'ils nous ressemblent. Ne demandons pas qu'on nous expose les objets sous un prisme trompeur qui les couvre d'une fausse teinte, comme les verres colorés qu'on se met sur les yeux. N'oublions pas que la tyrannie du mauvais goût a proscrit, dans l'immortelle Athalie, la vérité même des mœurs fidèlement tracées, en un temps où son auteur eût dû concevoir un noble mépris des complaisances qu'on a pour les petits docteurs du siècle. Plus il se rapprocha de la naïveté du dessin antique, plus la foule abusée s'écarta de lui : particularité remarquable et instructive. On conviendra donc que, loin de perfectionner les talens, on en arrête le germe par la manie d'analyser et de prodiguer des leçons ; les rhéteurs qui les donnent s'enhardissent en leur confiant orgueil, et l'écrivain judicieux perd cette autorité, prix de ses premiers travaux, qui lui inspiroit l'assurance de ten-

ter, sans craindre les chutes, les routes escarpées du sublime.

L'excès de l'indulgence n'a d'autre danger que de faire applaudir un moment à de mauvais ouvrages, bientôt jetés dans l'oubli : l'excès de la rigueur immole les beautés d'un ordre rare à quelques défauts apperçus, et rétrécit ou fait avorter les mâles conceptions ; ajoutez à cela que le bon goût a des lois positives, et que ceux qui les commentent persuaderoient qu'elles sont arbitraires tant ils les ont mal approfondies : ils marchent terre à terre dans les chemins battus, et blâment l'audace qui s'élance pour planer. La perspective où s'étend leur vue est bornée : leur bon sens veut soumettre à son compas les aspects du beau idéal. Que les entend-on répéter sans cesse aujourd'hui : « Ceci n'a point pour base la raison ; ceci n'est point vrai ; ceci outre la nature ». Mais depuis quand la tragédie ne peint-elle que des mœurs communes, des personnages modérés, des évènemens simples ? Aristote, chez les anciens, Corneille, chez nous, n'ont-ils pas déclaré nettement que l'extraordinaire, que l'absurde même, pouvoit servir de fondement aux intérêts tragiques ; le dernier ne l'a-t-il pas prouvé dans Rodogune et dans Héraclius, les Grecs dans Œdipe, Médée, Alceste, et tant d'autres pièces ? Jamais avec une vulgaire raison on n'égalera l'éminente beauté de ces productions imaginaires. C'est dans les fictions hardies que la régularité du dessin et la conformité dans les mœurs deviennent tout-à-fait admirables.

Les arrêts que l'on porte indiscrètement sur ces matières opposent des obstacles plus funestes aux progrès des acteurs : il est facile de s'en convaincre, en songeant aux nombreuses qualités qu'il leur faut réunir, dont la plus importante à

l'exercice de leur art est une tranquille présence d'esprit. La mémoire, la justesse des inflexions, la liberté de l'intelligence, l'aisance du maintien, l'illusion du cœur, tout leur manque à-la-fois quand la peur les trouble. La moindre hésitation les expose aux murmures de la multitude. Un auteur travaille à couvert de l'insulte et dans la retraite : un acteur exécute ses rôles devant un parterre orageux : sa création est instantanée, subite ; ses organes s'en rendent les interprètes directs et rapides : de quelle force physique et morale n'a-t-il pas besoin pour résister à tout ce qui le heurte ou le ravit, pour s'isoler au sein d'une foule agitée, s'enfermer tout en lui, et rassembler avec calme les rayons de lumière dont son cerveau est le foyer ? Son amour-propre, foiblesse commune à tous les hommes, n'a point d'abri, point d'égide, et c'est en face qu'il reçoit le blâme et l'applaudissement. Qu'on cesse d'être surpris de la vive admiration qu'excitent tous ceux qui, bien versés dans la science du cœur humain, se sont illustrés dans la carrière où brillent Monvel et Talma : que chacun de leurs juges se rappelle combien de fois il a senti ses propres regards, sa prononciation, son teint s'altérer au milieu d'un cercle étroit et par quelques légères impulsions, alors tous accorderont la justice vraiment due à celui qui parle et se meut avec art au milieu d'un cirque peuplé d'hommes de toute classe, auxquels son visage, sa voix, et même son souffle, expriment le passage de toutes les émotions de l'ame. Otez-lui la confiance, soudain l'effroi de tomber en des écarts le captivera, le glacera. Soumettez-le à des critiques journalières, il prendra des soins minutieux pour éviter le ridicule, et craindra sa force même. Les dispositions variables de sa santé lui raviront demain l'honneur du succès qu'il mérita la veille, et bientôt le dégoût le privera de la récompense présente d'un talent qui ne laisse après soi d'autre monument que le souvenir des transports qu'il faisoit naître.

Après avoir prouvé combien l'affluence d'écrits sur les représentations théâtrales tend à la perte des auteurs et des acteurs, il n'est pas moins nécessaire de considérer qu'elle enlève au public ses vrais plaisirs. Que vient-il chercher au spectacle? des impressions pathétiques ou terribles, qui l'attachent et réveillent en lui l'amour de la vertu et l'horreur du crime : s'il les éprouve, on les lui nie; on raille ses suffrages et son goût; on lui demande compte de ses transports; on imprime à chacun des spectateurs la fausse honte de pleurer ou de frémir à contre-temps; il se mire avec une sotte inquiétude dans les yeux de son voisin, et, feignant la même insensibilité muette, se roidit contre l'intérêt qui l'attire. Ainsi se répand dans une salle entière la stupide immobilité de l'ignorance, quand les véhémentes cabales ne dérobent pas d'abord à tout examen l'ouvrage qui fût peut-être devenu les délices des connoisseurs. N'est-ce pas là le plus réel outrage pour le public? Oublie-t-on que le public et tel parterre que l'on dispose à dessein sont deux êtres bien différens? étrange dérision de prétendre à guider le public! Qu'est-ce enfin que le public? Un composé de toutes les puissances intellectuelles, fondues ensemble comme en un même individu, n'ayant qu'une raison, un sentiment unique, entraînant, par son instinct, par son inspiration, toutes les parties léthargiques de sa masse, aussi délicat à saisir les moindres finesses de l'esprit que prompt à s'enflammer pour les beautés larges et audacieuses du génie. Quelle réflexion, quelle lumière, quel feu lui manque? En lui, les quantités morales de l'intelligence humaine tendent à leur équilibre par des lois comparables à celle de l'attraction physique, et les plus graves têtes forment un centre qui attire tout le reste. En lui, les cœurs d'une foule d'hommes ne sont plus qu'un seul cœur, mais accru d'énergie, de chaleur, et de passion. Cela est si vrai, qu'on ne peut fonder

les calculs de l'art que sur sa raison fixe, universelle, et éternelle. S'il étoit capricieux, autant que le croient ceux qui n'en ont pas étudié la nature, on n'auroit aucune certitude acquise de ce qui doit lui plaire ou lui déplaire. Sophocle n'auroit pu pressentir que l'ouvrage qu'il offroit à son siècle et aux Athéniens frapperoit d'étonnement les âges et les peuples à venir. Il est donc insensé de dire qu'on éclaire le public dans un pays civilisé; car il est faux qu'il ait jamais repoussé un chef-d'œuvre, et que son jugement ait confirmé devant la postérité les arrêts des parterres vendus à des partis d'un jour. Ce qu'il condamne est équitablement condamné. Ma propre expérience m'en a tellement convaincu, que je n'osai jamais livrer à l'impression les essais dont sa sévérité m'avoit révélé la foiblesse, même en leur accordant quelques applaudissemens sur la scène. L'opinion du public est l'esprit de la nation entière; l'opinion d'un parterre n'est souvent que l'esprit d'une faction.

Vainement on objecteroit que le public a souvent accueilli des drames défectueux, et des comédies molles, fardées, ou bouffonnes : il se joue et s'amuse alors, il ne juge plus, il n'affecte point une rigueur pédantesque; en cela son bon goût éclate encore avec grace; mais interrogez le sentiment qu'il manifeste lorsqu'il voit Bérénice ou Phèdre, il vous répondra que l'une devient digne du cothurne par les ornemens dont l'enrichit le style de son auteur; que l'autre est née vraiement fille de Melpomène, et que, n'eût-elle pas la magnificence, l'eclat de la diction de Racine, elle se trouveroit encore par elle-même dans les hautes conditions de la tragédie. Le public ne s'y trompe point. Cette différence qu'il a remarquée sert d'indication dans le choix des sujets qu'on veut traiter. Il me semble qu'une tragédie doit, par les caractères, par les mœurs, par les époques, s'élever

d'elle seule à la grandeur de son genre et sans le secours des vers. Si la plénitude du plan, si le mode lui-même, ne garantissent pas d'avance au poëte un succès que la diction ne rend que plus durable, la pureté du langage et le respect des règles ne protégeront pas long-temps la débilité de sa fable. Qu'on se la figure traduite grossièrement; si, dans cet état, elle émeut encore et ne s'abaisse pas au rang du drame, elle paroîtra belle dans tous les temps et dans tous les pays.

C'est au public lui-même que j'en appelle contre l'abus des censures et des controverses. Ses suffrages ont long-temps payé les travaux polémiques du laborieux Laharpe, et cet écrivain est un exemple que la théorie commune de l'art théâtral ne suffit point pour exceller dans la pratique. Tous ceux qui, au contraire, sont forts dans la pratique ont une théorie étendue, supérieure, dont les rhétoriciens ne se doutent point. Jamais les pièces les plus raisonnables de Laharpe n'ont produit ces emportemens d'admiration, ces douces frénésies qui attestent la sublimité d'un ouvrage en ôtant le pouvoir d'en contester les merveilles. Jamais il ne surpasse une sage médiocrité; il satisfait le public, mais il ne remue point ses entrailles. Disciple de Voltaire, il le copie froidement; il en a la clarté, l'ordonnance, mais non la marche rapide, les charmes brillans, l'intérêt et l'élévation de vues. Jamais il n'ouvrit comme lui les sources abondantes des pleurs; jamais il ne glaça la foule par les accens de ses personnages: il ne lui falloit pas tant de vaine érudition, mais une autre ame. Ducis n'a point professé la littérature; mais il a frayé des routes, mais il a porté un cothurne nouveau, mais il a puissamment manié le glaive de sa Melpomène échevelée, mais il a fouillé les replis sanglans des cœurs, mais il a fait verser des torrens de larmes: la terreur

et le pathétique ont débordé de son sein. Voilà ce que le public a reconnu tant de fois ; le public, être éminemment sensible, juste, lumineux, et qui n'est plus lui dès que l'on comprime les ressorts de son enthousiasme.

PERSONNAGES.

AGAMEMNON, roi de Micènes et d'Argos.
CLITEMNESTRE, reine d'Argos et de Micènes.
ÉGISTE, fils de Thieste, sous le nom de Plexippe.
CASSANDRE, prêtresse, fille de Priam.
ORESTE, fils d'Agamemnon.
STROPHUS, gouverneur d'Oreste, roi de Corinthe.
PALLÈNE, confident d'Égiste.
ARCAS, confident d'Agamemnon.
PEUPLE ET SOLDATS.

La scène est dans le palais d'Agamemnon, à Argos.

AGAMEMNON,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIERE.

ÉGISTE, PALLÈNE.

ÉGISTE.

Fidèle ami d'Égiste, apprends-moi, cher Pallène,
Le succès de tes soins, de ta course lointaine.
Qu'il tardoit à mes vœux d'en recueillir le fruit!
Du retour de ces Grecs sème-t-on quelque bruit?
Agamemnon, chargé des dépouilles de Troye,
De revoir son Argos goûtera-t-il la joie,
Ou Neptune l'a-t-il englouti dans les eaux?

PALLÈNE.

J'ai couru l'Hellespont qu'ont franchi ses vaisseaux;
Des rives de Sigée aux rives de la Grèce,
Je n'ai rien découvert de ce qui t'intéresse.
Si des peuples voisins j'en crois les vains rapports,
Le navire argien s'est montré dans leurs ports,
Et sur d'affreux écueils, battu d'un long orage,
Il a bientôt laissé les traces du naufrage.
Mille douteux récits démentant ces discours,
Égaroient mon espoir et m'abusoient toujours.
Les golfes du Bosphore et les îles d'Ægée,
Aux pieds du mont Athos la Thrace interrogée,

La florissante Épire, Athènes et Délos,
Corinthe, que deux mers assiègent de leurs flots,
Ignorent de quels vents sa flotte fut poussée;
Même on dit que Pallas, dans Pergame offensée,
Venge sur tous les Grecs son temple ensanglanté,
Et les livre au trident de Neptune irrité.
Des débris des vainqueurs l'onde au loin est couverte;
Déjà du grand Ajax et du fils de Laërte,
L'un est errant, ou mort, dans des pays déserts;
L'autre, atteint de la foudre, a péri dans les mers.
En proie au même sort, Agamemnon sans doute
T'épargnera l'instant que ta haine redoute,
Et sa mort, te livrant Micène et tous ses droits,
Met dans tes mains sa veuve, et le sceptre des rois.

ÉGISTE.

Sa mort, ou son retour, que tu crois si funeste,
Changeroit peu mon sort: je suis fils de Thyeste.

PALLÈNE.

Égiste, je t'entends; c'est témoigner assez
Combien à son trépas tes vœux intéressés....

ÉGISTE.

S'il n'est plus, je reprends tous mes droits à l'empire;
S'il rentre dans Argos....

PALLÈNE.

Eh bien? parle.....

ÉGISTE.

Il expire.
Ma vengeance implacable a juré son trépas.

PALLÈNE.

D'un projet si hardi tu ne frémirois pas?

ÉGISTE.

Je frémis du repos où languit ma colère,
Des soupirs qu'ont poussés les manes de mon père,
De ce nom emprunté qui cache dans ces lieux,
Sous une humble infortune, Égiste furieux.

PALLÈNE.

Ainsi l'opinion que nos soins ont nourrie
Ne voit toujours en toi qu'un prince d'Illyrie,
Et le nom de Plexippe?....

ÉGISTE.

Oui, Pallène, ce nom
Trompa jusqu'aujourd'hui la cour d'Agamemnon.
Te dirai-je combien, révoltant mon courage,
Cette lente imposture est pénible à ma rage,
Combien, dans ce palais, je dévore d'ennuis!...
Il est temps qu'un forfait révèle qui je suis.

PALLÈNE.

Ainsi donc tes destins sont inconnus encore.

ÉGISTE.

Clitemnestre les sait, et sa cour les ignore.

PALLÈNE.

Aux transports d'une femme, à son cœur indiscret,
Falloit-il confier ton nom et ton secret?

ÉGISTE.

J'en devois à ses feux l'utile confidence.

PALLÈNE.

L'amour aveugle-t-il à tel point ta prudence
Que trahissant Égiste en des lieux ennemis?...

ÉGISTE.

Penses-tu qu'à la reine en esclave soumis,
Usé des longs chagrins où vécut ma jeunesse,
J'adore de son joug la honteuse mollesse?
On croit que ses faveurs me fixant à sa cour,
Seules m'en font chérir le tranquille séjour;
Tandis que, secondant mon seul amour du trône,
Arrive à pas certains l'instant qui me couronne:
J'écarte, en nourrissant moi-même cette erreur,
Le soupçon des complots conçus par ma fureur.
Tu sais si Clitemnestre aux passions livrée
Naquit digne de vivre avec le fils d'Atrée:
Vaine, farouche, extrême en tous ses sentimens,
Elle ne met nul frein à ses emportemens,
Fatale épouse autant que mère courageuse;
Enfin, elle est amante; et cette ame orageuse,
Qui de son chaste hymen étoit fière autrefois,
A son crime attachée est fière de son choix,
Et fille de Léda, sans peine tu peux croire
Qu'à l'exemple d'Hélène elle en fera sa gloire,

Et de toute contrainte abjurant les détours,
Remplira l'univers du bruit de ses amours.
Du fond de son palais où ma haine conspire,
Je saisis chaque jour les rênes de l'empire;
Je peins Atride absent comme un prince insensé,
Immolant tout l'état à son frère offensé;
Je plains la Grèce en deuil pour sa cause coupable;
Voilà, dis-je, comment, moi, proscrit, misérable,
Sans états, sans réfuge, aux affronts réservé,
Au faîte des honneurs maintenant élevé,
Ainsi qu'Agamemnon je règne dans Micène;
De son autorité l'on s'entretient à peine,
Et l'on oublie enfin que, prêt à revenir,
Il peut, comme les dieux, et paroître et punir.

PALLÈNE.

En ton aveuglement l'oublierois-tu toi-même?
Si ce roi, confondant son épouse qui t'aime,
Revenu dans Argos où tu crois dominer,
T'apportoit le trépas que tu veux lui donner?
Si l'un de ces flatteurs, dont la cour t'environne,
Reconnoissant Égiste....

ÉGISTE.

Aucun ne me soupçonne;
Strophus, mon ennemi, voit mes nœuds clandestins,
Mais ne sait mon projet, mon nom, ni mes destins:
Toutefois son aspect renouvelle ma crainte.

PALLÈNE.

Le soin de ses états qui l'appelle à Corinthe
Sembloit de jour en jour annoncer son départ;
Quel sujet en causa l'incroyable retard?
N'a-t-on pu sans péril avertir sa prudence
Que de son fils Pylade il négligeoit l'enfance,
Et que de Clitemnestre il offensoit les yeux?

ÉGISTE.

J'ai voulu, mais en vain, l'exiler de ces lieux;
Il donne tous ses soins aux jeunes ans d'Oreste.
L'âge encore, ajoutant à son crédit funeste,
De ses tristes vertus le langage affecté,
L'ont armé d'un pouvoir durable et respecté.

A sa vieille amitié Clitemnestre attachée,
Éprouve en sa présence une honte cachée,
Un trouble, que n'ont pu surmonter mes efforts.
L'aspect d'un tel censeur éveille ses remords.
Pour lui, qu'a trop instruit ce trouble involontaire,
Il nourrit loin de nous son chagrin solitaire,
Craint et fuit ma rencontre, et ne me voit jamais
Qu'un reproche insultant n'éclate dans ses traits.

PALLÈNE.

Du retour de son maître il garde l'espérance,
Lui crois-tu de son sort une entière ignorance?
Je crains....

EGISTE.

Rassure-toi, le trépas qui l'attend
Lui fera payer cher ce doute inquiétant.
S'il a pu deviner quel dessein je médite,
Il ira m'accuser aux rives du Cocyte.
Thyeste! tu verras Agamemnon puni:
Qu'Oreste même expire à ses destins uni!
Chère ombre! apaise-toi: calmez-vous, Euménides!
Vous avez au berceau proscrit les Pélopides.
Oreste n'est-il pas l'héritier de son rang?
Périsse, lui, son fils, Électre, et tout son sang!...
Ils mourront sous ce fer, que l'exécrable Atrée
Remit dès mon enfance à ma main égarée,
Lorsqu'un affreux serment, de ma bouche obtenu,
M'arma contre Thieste, à moi-même inconnu.
Un dieu seul me ravit à ce noir parricide.
O mon père!... pourquoi ton spectre errant, livide,
Assiège-t-il mes pas? Il me parle, il me suit,
Sous ce même portique, au milieu de la nuit;
Ne crois pas qu'une erreur dans le sommeil tracée,
De sa confuse image ait troublé ma pensée:
Je veillois, sous ces murs, où de son souvenir
Ma douleur recueillie osoit s'entretenir;
Le calme, qui régnoit à cette heure tranquille,
Environnoit d'effroi ce solitaire asyle,
Mes regards sans objet dans l'ombre étoient fixés;
Il vint, il m'apparut les cheveux hérissés,
Pâle, offrant de son sein la cicatrice horrible;

Dans l'une de ses mains brille un acier terrible :
L'autre tient une coupe.... ô spectacle odieux !
Souillée encor d'un sang tout fumant à mes yeux :
L'air farouche, et la lèvre à ses bords abreuvée :
« Prends, dit-il, cette épée à ton bras réservée !
» Voici, voici la coupe où mon frère abhorré
» Me présenta le sang de mon fils massacré ;
» Fais-y couler le sien que proscrit ma colère,
» Et qu'à longs traits encor ma soif s'y désaltère. »
Il recule à ces mots, me montrant de la main
Le tartare profond, dont il suit le chemin.
Le dirai-je ? sa voix perçant la nuit obscure,
Ce geste, et cette coupe, et sa large blessure,
Ce front décoloré, ses adieux menaçans....
J'ignore quel prestige égara tous mes sens.
Entraîné sur ses pas vers ces demeures sombres,
Gouffre immense, où gémit le peuple errant des ombres,
Vivant, je crus descendre au noir séjour des morts,
Là, jurant et le Styx et les dieux de ses bords,
Et les monstres hideux de ses rives fatales,
Je vis, à la pâleur des torches infernales,
Les trois sœurs de l'enfer irriter leurs serpens,
Le rire d'Alecton accueillir mes sermens,
Thyeste les reçut, me tendit son épée,
Et je m'en saisissois, quand à ma main trompée
Le vain spectre échappa poussant d'horribles cris.
Je fuyois.... je ne sais à mes foibles esprits
Quelle flatteuse erreur présenta sa chimère.
Il me sembla monter au trône de mon père,
Que de sa pourpre auguste héritier glorieux,
Tout un peuple en mon nom brûloit l'encens des dieux ;
Je vis la Grèce entière à mon joug enchaînée,
La reine me guidant aux autels d'hyménée,
Et mes fiers ennemis consternés et tremblans,
Abjurer à mes pieds leurs mépris insolens.
De tant d'objets divers quel est donc le présage ?

E A D L È N E.

N'y vois que le succès promis à ton courage.
Peut-être en son tombeau Thyeste est outragé
De tant de soins tardifs qui ne l'ont pas vengé.

ÉGISTE.

Il le sera !

PALLÈNE.

Je crois qu'ici Strophus s'avance.

ÉGISTE.

C'est lui ! tous mes secrets commandent ta prudence.

SCENE II.

LES MÊMES, STROPHUS.

ÉGISTE.

Qui de Strophus ainsi précipite les pas ?
Quelle joie en ses yeux....

STROPHUS.

Je ne la cèle pas.
Je cours en faire part à la reine, et lui dire
Qu'on croit avoir d'Atride apperçu le navire.

ÉGISTE.

Que dis-tu ?

STROPHUS.

Si la mer ne trompe notre espoir,
Agamemnon revient ; et tu pourras le voir
Réparer tous les maux de sa trop longue absence ;
Oui, Plexippe, il fera, par sa seule présence,
Triompher la vertu, muette en ce séjour,
Et trembler tout pervers, s'il en est dans sa cour.

ÉGISTE.

Interrogeons ce bruit ; sortons d'ici, Pallène.

SCENE III.

STROPHUS, CLITEMNESTRE.

STROPHUS (seul).

Qu'il en sorte à jamais.... nous, entrons chez la reine ;
Mais la voici.

CLITEMNESTRE.

Mon cœur cherchoit ton entretien,
Sage Strophus, il veut s'épancher dans le tien:
Clitemnestre aime à voir ton amitié fidelle
Devancer ses desirs et te guider vers elle.

STROPHUS.

Princesse, je venois t'annoncer que les dieux
Vont rendre à nos transports ton époux glorieux.

CLITEMNESTRE.

De Délos, où ma fille interroge l'oracle,
Écrit-on que des mers il ait franchi l'obstacle?

STROPHUS.

Un rapport moins douteux vient de nous l'assurer.

CLITEMNESTRE.

Sur la foi de quels bruits pourrions-nous l'espérer,
Nous de qui tant de fois l'attente fut déçue?
Non, sa flotte...

STROPHUS.

Elle approche et vient d'être apperçue.
Ce Grec, dont l'œil au loin observe nuit et jour
L'horison de nos mers que domine la tour,
Dit avoir reconnu ses voiles blanchissantes;
Mais l'aquilon rugit, les vagues menaçantes,
Cachant soudain Atride en leur sein soulevé,
Font craindre qu'au naufrage il ne soit réservé.
Reine, viens de nos dieux implorer la justice,
Viens sur leurs saints autels offrant un sacrifice...

CLITEMNESTRE.

Moi, Strophus!... de quels dieux puis-je implorer l'appui?

STROPHUS.

Qu'entends-je!... craindrois-tu de les prier pour lui?

CLITEMNESTRE.

C'est au prix de ton sang, ma fille, que l'Aulide
Ouvrit enfin nos mers à sa flotte homicide!
Me faut-il, ô mon fils! acheter de ta mort
Le silence des vents qui l'écartent du port?

STROPHUS.

Clitemnestre, quel est ce souvenir funeste?

CLITEMNESTRE.

Mes malheurs m'ont appris à trembler pour Oreste.

STROPHUS.

Cet amour de ton fils étouffe-t-il en toi
La tendresse vouée à qui reçut ta foi?
Plains les dangers présens d'Atride et de l'armée.

CLITEMNESTRE.

Le barbare! a-t-il plaint ma tendresse alarmée
Quand il ravit ma fille à mes bras maternels?
Ce bandeau, ces apprêts, et ce fer des autels,
Ce Calchas, tout baigné du sang d'Iphigénie,
Ses souhaits pour son père en exhalant sa vie,
Et lui, froid à nos pleurs, et sourd à tous les cris,
Voilà les seuls objets présens à mes esprits.
Avant qu'il abjurât le nom sacré de père,
Dieux! vous savez combien son amour m'étoit chère,
Que fidèle à l'hymen, soumise à son pouvoir,
Je n'eusse osé franchir les bornes du devoir;
Mais à son sceptre affreux voir sa fille immolée,
Moi, pâle à ses genoux, en pleurs, échevelée,
Et frapper d'un seul coup toutes deux à la fois,
Ce fut rompre nos nœuds et perdre tous ses droits.

STROPHUS.

Les dieux lui demandoient cette chère victime.

CLITEMNESTRE.

Non, mais l'orgueil d'un rang qu'il a payé d'un crime.

STROPHUS.

Vois-le, couvert de gloire, entrer dans ses foyers.

CLITEMNESTRE.

Je vois le sang trop cher qui rougit ses lauriers.

STROPHUS.

Et moi le triste effet des conseils qu'on te donne.

CLITEMNESTRE.

Arrête.... quels conseils?.... Ami cruel....

STROPHUS.

Pardonne,
Oui, pardonne au vieillard qui tombe à tes genoux....
O reine! je te plains et j'aime ton époux.
Si de quelque péril mon audace est suivie,
N'importe; à ton bonheur j'immolerai ma vie,
Content de déposer ce fardeau de mes ans
Que l'âge et mes chagrins ont rendus si pesans.

CLITEMNESTRE.

As-tu lieu de penser.... ah! Strophus, ah! dissipe
Ce doute affreux.....

STROPHUS.

Ma voix n'accuse que Plexippe.

CLITEMNESTRE (*troublée*).

Plexippe!

STROPHUS.

C'est à lui que je veux adresser
Un soupçon, qui ne peut ni ne doit te blesser.

CLITEMNESTRE.

Qui nous a pu trahir?

STROPHUS.

Toi seule. A ce langage
Une prompte rougeur colore ton visage....
Ne puis-je interroger, sans te faire un affront,
Cette noble pudeur qui se peint sur ton front?
Les dieux font dans ton cœur parler leur voix suprême,
Pour qu'elle te rappelle à ta gloire, à toi-même;
Ces mêmes dieux jamais ne laissent impunis
Les crimes des époux dans leurs temples unis;
Eux seuls ont de l'hymen formé la chaîne austère:
Et la haine des fils, présens de l'adultère,
La discorde, le meurtre, et les remords rongeurs,
Suivent l'oubli des nœuds dont ils sont les vengeurs.
Songe aux excès d'Atrée, à sa fureur jalouse;
Songe au destin fatal d'Ærope, son épouse,
Qui laissa de sa mort l'exemple menaçant,
A cette Hélène enfin qu'on nomme en rougissant,
Et que tant de combats, dont vivra la mémoire,
Condamnent à l'éclat de sa coupable gloire.

Sois toujours Clitemnestre; ah! te lasserois-tu
Du fidèle sentier que suivit ta vertu?
Brave, si tu m'en crois, Vénus et sa puissance;
Reprends ce chaste orgueil qui sied à l'innocence,
A ton sexe adoré, dont les sages rigueurs
S'attachent le respect et l'empire des cœurs.

CLITEMNESTRE.

Poursuis..... ai-je besoin, prince, qu'à ma mémoire
Tu retraces ces temps de ma première gloire?
Qu'oubliant le respect..... n'importe! Ma fierté
Souffre de ces discours la noble liberté;
Que dis-je? elle fait plus, elle daigne y répondre.
Eh! qu'ont-ils en effet qui puisse me confondre?
Ce prince, qu'on noircit de doutes si cruels,
Proscrit et menacé des dieux et des mortels,
Remit entre mes mains sa fortune et sa vie:
J'admirai sa constance en tous lieux poursuivie,
Affrontant les périls contre lui rassemblés;
Je connus ses malheurs à ma foi révélés.
Il est vrai, ses revers, son grand cœur, son courage
Qui des destins flottans a combattu l'orage,
Son respect pour les dieux dont il est oublié,
Ont entraîné mon cœur plus loin que la pitié.
Confuse, j'en conviens, qu'un mortel m'ait su plaire,
Mais fière en lui prêtant mon appui tutélaire,
Contre les dieux, le sort, les hommes en courroux,
De le dérober seule à leurs injustes coups.
Lui, touché des malheurs de ma triste famille,
Il gémit avec moi du meurtre de ma fille;
D'un soin tendre et fidèle essuyant tous mes pleurs,
Il partage, console, ou charme mes douleurs.
Eh quoi? de mon penchant on m'ose faire un crime:
Plus qu'on ne croit peut-être il sera légitime.
Déjà dix mois entiers ont achevé leur cours,
Depuis que Troie en flamme a vu tomber ses tours,
Sans que de notre flotte une seule nouvelle
Dise le sort du roi qu'aucun bruit ne révèle.
Sans doute un faux espoir cause ici tes transports.
S'il est vrai que du Styx il ait franchi les bords,
De mes jours, de mon cœur, rendue enfin maîtresse,
D'un autre œil pour ce prince on verra ma tendresse.

Aujourd'hui criminelle, innocente demain,
Atride mort, je mets le sceptre dans sa main,
Je l'épouse, et des dieux nos chaînes consacrées
Seront sur leurs autels à jamais resserrées.

STROPHUS.

Ciel! donner un tel maître à ton fils, à sa sœur!....

CLITEMNESTRE.

Il en sera le père.

STROPHUS.

Ou plutôt l'oppresseur.

CLITEMNESTRE.

Un héros!....

STROPHUS.

Un proscrit que tu ne peux connoître.

CLITEMNESTRE.

Ce proscrit est d'un sang égal au mien.... peut-être.

STROPHUS.

Que me dis-tu?....

CLITEMNESTRE (*troublée*).

Le sais-je?.... où m'égare l'amour?
Lorsque d'Agamemnon tu m'apprends le retour,
A croire son trépas follement obstinée,
Je poursuis le projet d'un coupable hyménée....
Suis-moi; viens au rivage, et sachons si les eaux
Vers le port qui l'attend ramènent ses vaisseaux.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CLITEMNESTRE, ÉGISTE, PALLÈNE.

CLITEMNESTRE.

Je t'attendois : c'est moi qui te fais appeler ;
Nous avons peu d'instans peut-être à nous parler,
La colère des vents tout-à-coup dissipée
Laisse approcher la flotte à l'orage échappée.
Arcas lui-même, Arcas sur nos bords descendu,
Précède Agamemnon à ses peuples rendu ;
Par ma garde introduit dans la chambre prochaine,
Il demande à me voir.

EGISTE (*à Pallène*).

Fais-le venir, Pallène.

CLITEMNESTRE.

Unis dans ces momens, par des dangers pareils,
Ta présence m'importe ainsi que tes conseils.....

EGISTE.

Taisons-nous.

SCENE II.

CLITEMNESTRE, ÉGISTE, ARCAS DEUX SOLDATS.

ARCAS.

A tes yeux qu'il m'est doux de paroître,
Auguste reine ! apprends le retour de mon maître.
Argos va le revoir, ce roi victorieux,
Marchant vers le palais de ses nobles ayeux,

Révéré, digne en tout de sa haute fortune,
Vainqueur de ses revers, de Troie, et de Neptune.
C'est moi qu'il a chargé, reine, de t'exprimer
Les doux empressemens qu'il va te confirmer.
Son vaisseau touche au port, je le quitte, et mon zèle
S'est hâté, dans ces murs, d'en porter la nouvelle.

CLITEMNESTRE.

Clitemnestre rend grace à ce soin empressé.

ARCAS.

Qu'il plaise à son amour, je suis récompensé.

CLITEMNESTRE.

Mille feux allumés, messagers de sa gloire,
Nous ont, de rive en rive, annoncé sa victoire;
Mais, depuis qu'Ilion a vu son dernier jour,
Quel obstacle ennemi retarda son retour?

ARCAS.

Le courroux mérité des dieux de la Phrygie.
C'est peu de tout le sang dont elle fut rougie.
De Troie ouverte aux Grecs de vengeance animés,
Portant l'effroi, la mort dans ses murs enflammés.
Le soldat, enivré d'excès et de carnage,
Souilla les temples saints des horreurs du pillage;
Et les dieux ont puni ces transports inhumains.

CLITEMNESTRE.

Quel fut le sort d'Hélène?

ARCAS.

On la remit aux mains
De son premier époux, dont la lâche indulgence
Laisse à ses seuls remords le soin de sa vengeance;
Oserai-je le dire? on murmure tout bas
Du pardon qu'à son crime accorde Ménélas.
On pleure les héros que coûte à notre terre
L'irréparable affront de sa fuite adultère.

CLITEMNESTRE.

Arcas, pense qu'ici tu parles à sa sœur.

ARCAS.

Non, j'ai dû l'oublier, et son vil ravisseur
N'eût jamais sur ses pas égaré ta sagesse.

Clitemnestre est l'exemple et l'orgueil de la Grèce.
Elle doit s'applaudir que la mort de Pâris
Ait à ses feux impurs payé leur digne prix,
Qu'aujourd'hui son époux jusque sur cette rive
Traîne du vieux Priam une fille captive,
Et sur sa race entière aux bords du Simoïs
Ait enfin de l'hymen vengé les nœuds trahis.

CLITEMNESTRE.

Quelle est la prisonnière à son char enchaînée?

ARCAS.

Une princesse illustre autant qu'infortunée,
Qui de l'hymen encor n'a pas subi les lois.
Si de la renommée on écoute la voix,
Dans les destins futurs son regard savoit lire;
Apollon l'instruisit au grand art de prédire:
Mais le dieu, la privant de ce don signalé,
Éteignit le flambeau de son esprit troublé.
Elle, quand sa raison cède à sa frénésie,
D'un prophétique accès se croit encor saisie,
Incurable démence! ouvrage des malheurs
Dont l'image la suit et fait couler ses pleurs.

ÉGISTE.

Eh quoi! cette Cassandre et si jeune et si belle
Le suit au sein d'Argos.....

ARCAS.

Le roi vient avec elle.
La tristesse pensive est empreinte en ses traits;
Ses sanglots étouffant ses timides regrets,
Son silence au milieu des cris, du bruit des armes,
Son rang, son sort, les pleurs où sont noyés ses charmes,
Ses yeux, pleins d'épouvante, ou chargés de langueurs,
Des plus farouches Grecs ont attendri les cœurs;
Ils la plaignent, et tous à l'envi secourables
Consolent de ses fers les rigueurs déplorables.

CLITEMNESTRE.

Il suffit; lorsqu'Atride et nos Grecs rassemblés
Marcheront vers ces lieux, qu'on m'avertisse: allez!

SCENE III.

ÉGISTE, CLITEMNESTRE.

EGISTE.

Que résoud Clitemnestre?

CLITEMNESTRE.

Ah! de crainte glacée,
Cent projets différens occupent ma pensée;
Le trouble de ce cœur, qui ne se connoît plus,
Pousse, arrête, confond mes vœux irrésolus.
Quel parti dois-je prendre en ce combat funeste?....
Il revient, ce tyran d'un cœur qui le déteste!
Ah! déjà les remords dont j'étouffois la voix,
D'un époux outragé me rappellent les droits....
Le croiras-tu? ce prince ambitieux, barbare,
Qui de mes pleurs, hélas! ne fut jamais avare,
Dont tous mes souvenirs attestent les forfaits,
Ce roi que j'offensai, que je crains, que je hais,
Me semble un dieu vengeur, qui vient d'un front sévère
Surprendre, interroger, punir une adultère.
Oui, mes ressentimens cessent de colorer
Des parjures qu'en vain je voudrois ignorer;
Tout me dit: Rougis, tremble, et vois dans la mémoire
Les crimes de son rang effacés par sa gloire.
C'est à toi de voler entre ses bras vainqueurs,
Et ton cœur doit vers lui devancer tous les cœurs.

EGISTE.

Eh bien, pourquoi faut-il que ta frayeur balance?
De nos communs transports suivons la violence.
Ces respects si profonds que tu montres pour lui,
Furent à mon amour cachés jusqu'aujourd'hui:
Mon ame se fût-elle attachée à la tienne,
Si ta colère alors n'eût épousé la mienne?
Rends-lui ta foi, ton cœur, engagés à l'autel.
Pour moi, dont les sermens d'un courroux immortel,

En des nœuds aussi saints ont engagé la haine,
Comme toi j'obéis au devoir qui m'enchaîne.
Et puissé-je, ô Thyeste ! envoyer sous mes coups
Son ombre ensanglantée à ton ombre en courroux.

CLITEMNESTRE.

Où s'emporte avec moi ta fureur téméraire ?
Ah ! pardonne à mon trouble, il est involontaire.
De ce cœur, partagé de mille sentimens,
Dois-je dissimuler tous les secrets tourmens ?
N'ajoute point encore à l'effroi qui m'agite,
En ce premier péril, crains Atride et l'évite,
Consens à te cacher, à fuir les yeux du roi,
Les miens même.... il le faut; l'honneur t'en fait la loi.

ÉGISTE.

Errer, fuir, c'est le sort d'un enfant de Thyeste.
Avili, dépouillé, fils obscur d'un inceste,
Egiste n'a ni biens, ni puissance, ni rang :
Tandis qu'Agamemnon, qui déteste mon sang,
Qui du butin de Troie a grossi son partage,
Vient enrichi de gloire et d'un double héritage.
Lui dirai-je mon nom à sa haine suspect?
Ou, caché dans sa cour, ennemi trop abject,
Sera-ce à ses mépris que je devrai la vie?
Tu m'aimes, et tu peux vouloir cette infamie.
S'il me voit, prétends-tu déguiser nos liens?
Nos pleurs, nos soins cachés, nos secrets entretiens,
Nos soupirs qui feroient parler notre silence,
Nos yeux, tout l'instruiroit de notre intelligence.
Encor, si mon trépas alors trop mérité
Etoit le seul danger de ma témérité !
Mais il faudra l'entendre accuser tes parjures,
De son courroux superbe endurer les injures,
Et mourir tous les deux punis d'un fol amour,
Vils objets des mépris d'une insolente cour.
Non, non, n'attendons pas que le soupçon s'éveille.

CLITEMNESTRE.

Penses-tu que l'on ose en troubler son oreille ?

ÉGISTE.

Ce Strophus qui me hait....

CLITEMNESTRE.

Las ! mon accusateur !
Est-il fait au métier d'un lâche délateur ?
Que redouter du roi ? je le craindrois peut-être,
S'il savoit ta naissance, et qu'il pût te connoître.
Mais qui la sait ? moi seule !.... attends que mon appui
Fasse naître l'instant de te montrer à lui.
Ton aspect va du peuple éveiller le murmure,
Et servira de preuve à me croire parjure.
Cède un temps à mes vœux ! Si tu cours un danger,
Je saurai t'en défendre, ou bien le partager.
Mais d'un refus nouveau ne me fais pas l'injure ;
Cède, ô mon cher Égiste.

EGISTE.

Eh bien, je te le jure.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, STROPHUS.

STROPHUS.

Pardonne à mes conseils ; mais quels retardemens
Te retiennent encore en de pareils momens,
Reine, quand tous nos Grecs accourant au rivage,
D'Agamemnon en foule inondent le passage,
Quand mille cris de joie allant frapper les cieux,
Annoncent que ses pas approchent de ces lieux ;
Son épouse en nos murs est la seule qui reste !
Mon zèle auroit guidé vers lui son jeune Oreste,
Mais j'ai craint que sitôt me hâtant de le voir,
Tu ne fusses trop lente à l'aller recevoir.
Ton fils t'attend, tout prêt à marcher vers son père ;
Le soin de le conduire appartient à sa mère.

CLITEMNESTRE.

O combats imprévus ! ô moment redouté !
O de dix ans d'oubli foible sécurité !
Dans ma confusion il lira mon supplice....
Ah ! n'importe ! je hais celles dont l'artifice

Sait défendre à leurs yeux, à leur bouche, à leurs traits,
De révéler leur ame et leurs troubles secrets.
Qu'il me voie et se venge. (*bas à Égiste*).
Et toi, de ta promesse,
Égiste, souviens-toi.

ÉGISTE.

Ne tarde plus, princesse.

STROPHUS (*à Clitemnestre*).

Plexippe oseroit-il paroître à tes côtés?

ÉGISTE.

Plexippe en tout ici suivra ses volontés.

SCÈNE V.

STROPHUS (*seul*).

Audacieux !..... tu vas rentrer dans la poussière;
Ce jour abaissera ton insolence altière.
Bientôt Agamemnon, triomphant, redouté,
Brisera ton injuste et frêle autorité,
Et seul, faisant régner sa grandeur souveraine,
Défendra de ton joug et l'empire et la reine.
Mais qu'entends-je?.... l'on ouvre, on accourt à grand bruit,
Agamemnon paroît, et le peuple le suit.

SCÈNE VI.

AGAMEMNON, CLITEMNESTRE, ORESTE, CASSANDRE, STROPHUS, PEUPLES ET SOLDATS, *portant des trophées. Cassandre descend vers un des côtés de la scène et demeure dans l'abattement.*

AGAMEMNON.

Salut, ô murs d'Argos! ô palais! ô patrie!
O terre, où de Pélops la race fut nourrie!
Recevez, amis chers, et vous, augustes lieux,
Ces pleurs qu'un saint transport fait couler de mes yeux,
Tributs de mes respects et de ma tendre joie!
Les dieux seuls ont permis qu'enfin je vous revoie.

Si le grand Jupiter qui me rend à ces bords
N'a pas joint ma dépouille à tant d'illustres morts,
S'il a de mille exploits payé dix ans d'absence,
D'un solemnel hommage honorons sa puissance.
Qu'aux yeux de tous les Grecs dans le temple assemblés,
Coule à longs flots le sang des taureaux immolés,
Que sur l'autel chargé de fruits et de guirlandes,
Les prêtres en leurs chants consacrent nos offrandes,
Et sur les trépieds d'or brûlent un pur encens
Qui porte aux immortels nos vœux reconnoissans,
Déposons ce trophée aux pieds de leurs images.

STROPHUS.

Si d'un prince fidèle accueillant les hommages
Un vainqueur se souvient....

AGAMEMNON.

C'est toi, digne Strophus,
Toi, qui dus à mon fils enseigner tes vertus!
Approche de ce cœur assuré de ton zèle.
Après les longs travaux d'une guerre cruelle,
Au sein de ma patrie, et pressé dans vos bras,
Que j'aime à respirer des horreurs des combats.

ORESTE.

Mon père!

AGAMEMNON.

Mon cher fils! espoir de ma famille!
Mais quoi? que fait Electre? où peut être ma fille?

CLITEMNESTRE.

Ta fille, dont les pleurs te demandoient aux flots,
Consulte sur ton sort les prêtres de Délos.

AGAMEMNON.

Puissent-ils rassurer sa pieuse tendresse!....
Mais d'où vient sur ton front cette morne tristesse,
Clitemnestre? pourquoi dans de si doux momens
Ton trouble répond-il à mes embrassemens?

CLITEMNESTRE.

La crainte de ta mort sur de vains bruits semée,
Fut cent fois démentie et cent fois confirmée;
De tourmens si divers j'éprouvai la rigueur,

Que le bonheur est lent à passer dans mon cœur.

ORESTE.

Oui, mon père, nos vœux et nos tendres alarmes
Ont suivi tous tes pas dans le péril des armes;
Moi, que dans ce palais tu laissas tout enfant,
Je brûlois de connoître un père triomphant,
Fier de tous les succès dont la gloire t'honore,
Je me les fis cent fois dire et redire encore.
Je comptois, tous les mois loin de nous écoulés,
Le nombre des héros par ta main immolés;
Je me faisois tracer, pour toi plein d'épouvante,
Les bords du Simoïs, les rivages du Xante,
L'enceinte de nos camps, et Troie, et ses remparts.
J'imaginois te voir au travers des hasards,
Allant vaincre, et soudain je demandois des armes,
Ou tombant sous les coups, et je versois des larmes.

AGAMEMNON.

Douce ivresse, qu'un père a peine à déguiser!

ORESTE.

Ces redoutables mains, laisse-moi les baiser.

AGAMEMNON.

Pieux et tendre amour!

ORESTE.

Est-ce là cette épée
Que du sang ennemi ta valeur a trempée?....
Permets que je la touche, et d'un respect sacré
Que je laisse un garant sur ce fer révéré.

AGAMEMNON.

Mon fils, je la réserve à ton jeune courage.

ORESTE.

Quel éclatant honneur m'a dérobé mon âge!
Tout poudreux et sanglant, marchant à tes côtés,
Quels triomphes mon bras n'eût-il pas remportés?
Oreste eût partagé ta fortune guerrière:
Peut-être, comme Achille, il eût dans la poussière
Traîné ce fier Hector, Hector même....

CASSANDRE.

O douleur!

AGAMEMNON.

Arrête, mon cher fils, cette femme est sa sœur.
Épargnons-lui l'aspect d'une joie importune ;
Comme un arrêt des dieux révérons l'infortune.
Malheureuse Cassandre, approche sans effroi,
Ne redoute mon fils, ni sa mère, ni moi ;
Qui ne respecteroit ton illustre disgrace,
Ton âge, tes chagrins, et l'éclat de ta race ?

CLITEMNESTRE.

La fille de Priam, d'un maître impérieux
N'aura point à souffrir l'orgueil injurieux.
Ses droits me sont sacrés, je veux qu'on les respecte...
(*Cassandre recule avec effroi.*)
Quel regard ! notre foi seroit-elle suspecte ?
Pourquoi cet air affreux qui me glace d'horreur ?
Dépouille toute haine, et parle sans terreur....
(*Cassandre montre la même crainte.*)
C'en est trop.

CASSANDRE.

Cette femme importune ma vue...
Tous mes sens ont frémi.

AGAMEMNON.

Quelle horreur imprévue
T'inspire Clitemnestre, et d'où naît ce transport ?

CASSANDRE.

Je touche enfin la terre où m'attendoit la mort.

AGAMEMNON.

Contre tous les périls ta vie est assurée.

CASSANDRE.

Tu n'en crois pas le dieu dont je suis inspirée....
A l'oracle trop vrai par ma bouche dicté,
Il attacha le doute et l'incrédulité.
Amante d'Apollon, à sa flamme immortelle,
Depuis que ma froideur se montra si rebelle,
Ce dieu me retira son favorable appui.
Il m'accabla des maux que je pleure aujourd'hui.
Mes yeux ont vu périr ma famille immolée....

Que suis-je ? une ombre errante aux enfers appelée.
L'heure fatale approche . . . . : Adieu , fleuves sacrés !
Ondes du Simoïs , sur vos bords révérés ,
Vous ne me verrez plus , comme en nos jours propices,
Parer de nœuds de fleurs l'autel des sacrifices ;
Et ma voix , chez les morts où bientôt je descends ,
Au bruit de l'Achéron mêlera ses accens.

AGAMEMNON.

Exempte des frayeurs qu'inspire l'esclavage,
Est-ce à toi d'écouter un désespoir sauvage ?
Qui pourroit menacer ton repos ou tes jours ?

CASSANDRE.

Hélas ! des Phrygiens tels étoient les discours.
Vainement j'annonçai le terme de leur gloire,
La chûte de leurs murs, qu'ils n'ont pas voulu croire ;
Cependant et leur gloire et leurs murs ne sont plus.

CLITEMNESTRE.

Pourquoi t'entretenir de chagrins superflus ?
Tes pleurs nous font injure , et ce jour,...

CASSANDRE.

Oui , Cassandre,
Vois Ilion fumant et chante sur sa cendre.
Suis-les au temple, unis ta voix à leurs concerts ,
Chante, Troie expirée et ses enfans aux fers !
Ah ! je vous vois encore.... insensés ! c'est la veille
De cette nuit fatale où la mort les réveille....
Vous entraînez ce monstre, ouvrage de Pallas,
Dont les flancs habités recéloient le trépas.
Moi seule, l'œil en feu, saisie, épouvantée,
Respirant l'avenir dont j'étois agitée,
J'accours soudain , je vole, et crie : Ah, malheureux !
Quel temps vous choisissez pour ces hymnes, ces jeux ?
Vous vous couvrez de fleurs, vous couronnez vos têtes,
Quelle torche funèbre accompagne vos fêtes ?...
Le piége est prêt.... voyez le sang rougir ces bords,
Ces flammes éclairant la nuit, l'onde, et nos ports....
Inutiles discours ! ils ont fermé l'oreille,
Ils m'osoient dédaigner.... ton erreur est pareille.

Oui, ce jour met un terme aux horreurs de mon sort.
Je touche enfin la terre où m'attendoit la mort.

AGAMEMNON.

Sa raison l'abandonne.... hélas ! Troie embrasée
Est présente à ses yeux et trouble sa pensée.
Entrons, laissons au temps à calmer ses regrets,
Et de la pompe sainte ordonnons les apprêts.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CLITEMNESTRE (*seule*).

Ou porté-je mes pas et mon inquiétude?...
D'un cœur épouvanté cruelle incertitude!
Tout vient porter le doute en mes esprits flottans....
Dans ce supplice affreux c'est mourir trop long-temps,
Allons trouver le roi....l'oseras-tu, perfide?
N'est-il point de pudeur dont la voix t'intimide?
Et veux-tu, par ton trouble, éclairant un époux,
Allumer en son cœur un indigne courroux?
Ne rougirois-tu pas que sa bonté facile
A l'amant qui l'outrage accordât un asile?...
Crois-tu du faux Plexippe à son œil pénétrant
Toujours cacher le nom et le destin errant?
Que dis-je?... il faudra donc, fertile en impostures,
De voiles odieux couvrir tous mes parjures,
Joindre la ruse au crime, et dans tous mes discours
De mensonges hardis empunter le secours:
O honte, à qui la mort mille fois préférée....

SCENE II.

CLITEMNESTRE, STROPHUS.

CLITEMNESTRE.

Strophus, ah! rends le calme à mon ame égarée,
J'implore tes conseils; que ta sage amitié
De mon trouble fatal prenne quelque pitié.

Le prince d'Illyrie a, par ma loi secrète,
Cherché loin de mes yeux une prompte retraite.
Ses jours, s'il reparoît, sont-ils en sûreté?
Plexippe enfin peut-il?

STROPHUS.

Plexippe est arrêté.

CLITEMNESTRE.

Dieux vengeurs!... ah! c'est toi, Strophus, qui m'as trahie.

STROPHUS.

Moi, reine, me noircir de cette perfidie?
Lié par tes aveux, aimé de ton époux,
Est-ce à moi d'appeler la discorde entre vous?

CLITEMNESTRE.

Quel autre a désigné.... Plexippe à sa vengeance?

STROPHUS.

Suis-je en ces lieux le seul que blesse sa présence?

CLITEMNESTRE.

Sa liberté, ses jours, seroient-ils en danger?

STROPHUS.

J'ignore tout; le roi le doit interroger.

CLITEMNESTRE.

Ah! d'un infortuné sans défense et sans armes,
S'il n'accorde la vie à mes cris, à mes larmes,
Et si d'un nouveau sang il marque son retour,
Mourons.... vain désespoir! c'est moi, c'est mon amour,
Qui seule contre lui soulève cet orage,
A m'éviter, à fuir j'ai contraint son courage,
Un infidèle effroi doit-il l'abandonner
Au supplice où l'on va peut-être le traîner?
L'amour dont m'embrasoient mes nœuds illégitimes,
M'a vouée au malheur, et peut-être à des crimes.
Qu'il craigne cet amour ardent, tumultueux,
Du cœur de Clitemnestre enfant impétueux!....
D'un héros opprimé respecte la misère.
Roi cruel! si ma voix ne fléchit ta colère,
Je vengerai sa mort, dussé-je en t'immolant
Tourner contre mon sein mon bras encor sanglant.

STROPHUS.

Reine, où t'égares-tu ? prends, prends un sage empire
Sur le vain désespoir que ce moment t'inspire ;
Rappelle ta raison : tes différens desseins
De tes périls douteux font des périls certains.
Quoi ? pour un étranger follement alarmée,
Tu cours tout immoler, rang, devoir, renommée !...
C'est en suivant sans frein ton aveugle transport,
Qu'au lieu de le sauver, tu vas hâter sa mort.
Demeure ; quelque bruit qu'on ait osé répandre,
Ma voix de toute injure est prête à te défendre ;
Mon amitié constante, au défaut des discours,
Risqueroit pour ta vie un reste de vieux jours ;
Mais autant pour mon cœur cette cause est sacrée,
Autant ma juste haine à Plexippe jurée,
Portera la clarté sous le voile imposteur
Qui couvre les complots dont je le crois l'auteur.
i l'on a craint d'un traître une sourde menée,
ui t'a dit que du roi ta foi fût soupçonnée ?
es cris calomnieux, dans Argos répandus,
ur tant de grands combats que la Grèce a rendus,
es amis qu'en nos murs ont séduits ses largesses,
on rapide crédit acquis par tes foiblesses,
es brigues menaçant et le prince et l'état,
'ont pu faire accuser d'un public attentat :
t s'il voulut s'armer contre un héros que j'aime,
. tous, pour l'accabler, je me joindrai moi-même.
ous nos doutes vont être éclaircis à l'instant.
e roi doit en ce lieu se rendre, je l'attend ;
l a même ordonné que Plexippe à sa vue....

CLITEMNESTRE.

t moi, je soutiendrois leur fatale entrevue !
ai-je, ô ciel ! m'armant de ce courage affreux,
lacer ou mon opprobre, ou mon audace entre eux ?
ougissant à la fois de parler, de me taire,
'osant lever mes yeux attachés à la terre,
ns craindre qu'à ma vue, un époux furieux
u coup dont je frémis n'ensanglante ces lieux.
vient ! laisse-moi fuir ; et si ma flamme est sue,
e tout leur entretien tu m'apprendras l'issue.

SCENE III.

AGAMEMNON, STROPHUS.

AGAMEMNON.

Enfin nous sommes seuls ! des devoirs importans
A nos premiers transports m'ont ravi trop long-temps.
Ma tendresse envers toi s'est à peine acquittée :
Voici, Strophus, voici l'heure tant souhaitée,
Où ma pure amitié te rend le juste prix
Du zèle et des leçons prodigués à mon fils.
Ce soin, qui dans ma cour a fixé ta présence,
De tout ce qui s'y passe instruisit ta prudence.
Informe-moi de tout ; c'est à toi d'éclairer
Les désordres secrets que je puis ignorer ;
Que librement ici ta franchise s'explique.
Quel est cet étranger dont la haine publique
Dénonce dans Argos le dangereux séjour ?

STROPHUS.

Un prince qui reçut un asyle en ta cour,
Que jeta sur nos bords le courroux de Neptune,
Qui se dit accablé des coups de la fortune.

AGAMEMNON.

Mais au peuple d'Argos qui le rend odieux ?

STROPHUS.

Son sort et ses complots se voilent à mes yeux.
Sitôt que devant toi tu le feras paroître,
Il te sera, je pense, aisé de le connoître :
Tes regards perceront les replis de son cœur.

AGAMEMNON.

Que craint en ses états Agamemnon vainqueur ?
Lui, que la Grèce a vu, d'un courage tranquille,
Triompher d'Illion et des fureurs d'Achille ?
Chef de ses rois, pasteur de ses peuples nombreux,
Je serois des mortels, Strophus, le plus heureux,

Si d'un souci nouveau mon ame inquiétée,
De l'accueil de la reine étoit moins tourmentée.
Son trouble, dont soudain tu m'as vu m'étonner,
Décela ses froideurs qu'il me fit soupçonner.
D'abord l'aspect d'un fils, ses naïves tendresses,
Et le plaisir si pur de goûter ses caresses,
Et ma vue attachée à dévorer ses traits,
Tout calma mes esprits heureusement distraits.
Cependant son maintien, ses regards, son silence,
Cette invincible horreur qu'elle a de ma présence,
Mieux observés depuis, n'ont fait que me troubler.
Tantôt, triste, confuse, elle n'ose parler :
Tantôt ses vains discours, déguisant ce supplice,
D'un sentiment forcé laissent voir l'artifice.
Toi-même, quand j'ai mis mon Oreste en ses bras,
N'as-tu pas remarqué son secret embarras ?
A-t-elle fait paroître aux regards de son père
Et l'amour d'une épouse et le cœur d'une mère ?

STROPHUS.

Celui qu'au rang des dieux la gloire a pu placer,
A d'indignes soupçons voudroit-il s'abaisser ?
Si la reine, étrangère à la publique ivresse,
N'a pas de ton retour partagé l'alégresse,
A son cœur maternel pardonne un souvenir
Que dix ans de regret n'ont fait qu'entretenir,
Dont nos soins et le temps ne l'ont point consolée,
Le dirai-je ? elle pleure une fille immolée,
Iphigénie .....

AGAMEMNON.

O dieux ! devant Agamemnon
Strophus n'a pas frémi de prononcer ce nom.

STROPHUS.

Hélas ! c'est à regret que je te le rappelle.

AGAMEMNON.

Pourquoi réveilles-tu ma douleur paternelle ?
Ah ! depuis que l'Aulide a vu son sang couler,
C'est la première fois qu'on ose m'en parler.
Ma chère Iphigénie en ses regrets vivante,
A mes yeux, comme aux siens n'est-elle pas présente ?

Je détestai l'arrèt qui condamna mon sang.
Est-ce l'orgueil du sceptre et d'un superbe rang,
Est-ce une armée en vain contre moi rugissante,
Et ses chefs révoltés, et leur voix menaçante,
Qui purent me contraindre à dicter son trépas ?
Vous seuls, dieux redoutés que fit parler Calchas,
Vous seuls, avez forcé ma piété cruelle
D'outrager la nature à vos décrets rebelle.
Pourquoi ce souvenir renaît-il, et pourquoi
Jusqu'aux champs phrygiens l'emportai-je avec moi ?
Il me fit abhorrer la gloire de mes armes.
La nuit, aux bords des mers, sans témoins de mes larmes,
De mes chagrins muets me laissant consumer,
J'oubliois le sommeil trop lent à les calmer.
L'aurore et les combats écartoient son image ;
Mes yeux la retrouvoient au sortir du carnage,
Et retraçant sa mort à mes sens effrayés,
Je pleurois mes exploits si chèrement payés.

STROPHUS.

Apprends sur ton exemple à mieux juger la reine,
Que tes pleurs .... mais voici Plexippe qu'on t'amène.

SCENE IV.

LES MÊMES, ÉGISTE, GARDES.

AGAMEMNON (*assis*).

Approche ; éclaircis-moi le soin mystérieux
Qui te tient dans Argos éloigné de mes yeux.
Pourquoi mille soupçons, trop injustes peut-être,
Sont-ils les premiers bruits qui me font te connoître ?
Plexippe, c'est ainsi que tu te fais nommer,
Déclare-moi ton sort ; réponds sans t'alarmer.
Quel est ton rang ?

ÉGISTE.

Le tien. La Grèce est ma patrie ;
Mes frères m'ont chassé du trône d'Illyrie ;
Proscrit par eux, jouet du destin et des flots,

Clitemnestre a daigné m'accueillir dans Argos.
Tu sais tout.

AGAMEMNON.

Il falloit t'offrir à ma présence.

ÉGISTE.

J'aurois cru, sans ton ordre, offenser ta puissance,
Et ne m'attendois pas, sur un doute léger,
Qu'aussitôt en coupable on dût m'interroger.

AGAMEMNON.

Telles sont du pouvoir les rigueurs nécessaires,
Prince; si cependant tes aveux sont sincères,
Mes secours te donnant vaisseaux, armes, soldats,
Rétabliront tes droits, instruiront tes états
Que, généreux appui des causes légitimes,
Agamemnon vécut pour venger tous les crimes.
Mais si la perfidie inspire tes discours,
Redoute-moi, connois le péril que tu cours:
L'enfer est moins affreux à mon ame oppressée,
Qu'un mortel, dont la bouche a trahi la pensée.
Détruis donc les soupçons élevés contre toi.

ÉGISTE.

Moi? répondre à des bruits indignes de ta foi,
De vils courtisans dont la haine est jalouse
Des honneurs qu'à mon rang accorda ton épouse!

STROPHUS.

Un doute aussi fondé veut être combattu,
...exippe, et ce mépris ne sied qu'à la vertu.
...tienne auroit, je pense, éclaté davantage,
...dans l'ame du roi prévenant tout ombrage,
...ns attendre qu'aux lieux où tu crus te cacher,
...s soldats par son ordre allassent te chercher,
...n'avois point pâli de l'ordre qui t'appelle,
...tu fusses venu, par un serment fidèle,
...i jurer sans retard un zèle obéissant,
...t'offrant pour ôtage au premier bruit naissant,
...livrer en ses mains et remettre tes armes.

ÉGISTE.

...suffit, pour calmer tes injustes alarmes,
...nds. (*il donne son fer*).

AGAMEMNON (*se levant*).

Quelle est cette épée?

STROPHUS.

Eh quoi?

EGISTE.

Dieux!

AGAMEMNON.

Tu frémis.

Entre les mains d'Atrée autrefois je la vis.
Egiste la reçut de son courroux funeste,
Lui-même il me l'a dit, pour immoler Thyeste....
C'est Egiste!

ÉGISTE.

Qui?

AGAMEMNON.

Toi.

STROPHUS.

Lui!

EGISTE.

Ciel! qui me poursuis,
Je m'abandonne à toi! frappe donc, je le suis.
Aussi-bien j'étois las d'une telle imposture.
Fruit d'un crime, exécrable à toute la nature,
Maudit, traînant l'opprobre à ma naissance uni,
Dépouillé de mes biens, de mes états banni,
Et dérobant ma tête aux pièges de mes frères....
Car, sous un autre nom tu connois mes misères,
Et si je t'abusai, ce n'est pas quand ma voix
Accusa les cruels d'envahir tous mes droits.
Si, trahi par les dieux, leur fatale inclémence
Pour ma perte avec eux semble d'intelligence,
Achève, et punis-moi de ce déguisement
Qui trompa leur poursuite et leur ressentiment.
Punis-moi d'avoir cru que, comme un port tranquille,
Ta cour en cet orage étoit mon seul asile,
Qu'Agamemnon puissant, vainqueur et généreux,
Protégeroit lui-même un prince malheureux.
Prends ce fer, verse un sang, objet de tant de haine,
Que nos mêmes aïeux ont transmis dans mes veines.

AGAMEMNON.

ciel! dont la faveur seconda mes travaux,
éserves-tu ma vie à des soucis nouveaux?
orsqu'à peine sauvé des fureurs des tempêtes,
ı mort, dans chaque flot, a paru sur nos têtes,
près dix ans passés en d'horibles combats
prévoir, éviter, et donner le trépas,
i-je à me préserver de pièges que j'ignore?
: dois-je en mes foyers craindre et punir encore?
(*à Égiste.*)
n'oses-tu dire, Egiste?... ah! peux-tu, sans trembler,
ttester nos aïeux et me les rappeler?
'as-tu donc pas connu l'inimitié fatale
ır les dieux inspirée au noir sang de Tantale?
mais crimes suivis de tels amas d'horreurs,
ıt-ils mieux signalé les humaines fureurs,
jamais, en des fils, les haines paternelles
ıt-elles pu trouver des cœurs aussi fidèles?
d'un piège ennemi tu veux te préserver,
t-ce dans mes états que tu dois te sauver?
t-ce en ma cour? n'as-tu de plus douce retraite?
pour toi cette enceinte est-elle donc muette?
s murs de ce palais ne te disent-ils pas
ıns quels tourmens Thyeste y reçut le trépas?
ıe mon père, jaloux de venger son outrage,
ı tous lieux y marqua les traces de sa rage?
, sous les premiers coups de son glaive fumant
ourut Ærope, aux yeux de son coupable amant,
, Thyeste flatté par ses sermens perfides,
crut un faux pardon scellé des Euménides.
st là que de ses fils Atrée ouvrit le flanc,
du festin, c'est là qu'on fit l'apprêt sanglant.
seuil, qu'osa toucher ton pied trop téméraire,
seuil même est souillé de meurtre de ton père,
j'ai cru voir Thyeste et ses crimes en toi,
utiens-tu mon aspect, sans retrouver en moi
s traits, les traits vivans du redoutable Atrée?...

EGISTE (*épouvanté*).

ciel!

AGAMEMNON.

Épargnons-nous une vue abhorrée.

ÉGISTE (*avec fureur*).

Thyeste!... que veux-tu?

AGAMEMNON.

De quel transport soudain...

ÉGISTE.

Le vois-tu, pâle, horrible, et la coupe à la main
Celle où son sang versé.... qu'ai-je dit? je m'égare.

AGAMEMNON.

Ah! cruel, malgré toi ta fureur se déclare.

ÉGISTE.

Les manes de mon père, à ta voix révoltés,
Ont saisi tout-à-coup mes sens épouvantés!....
D'Egiste infortuné qu'ordonne ta vengeance?

AGAMEMNON.

Qu'il me fuie.

ÉGISTE.

Et quel est son crime?

AGAMEMNON.

Sa naissance.

ÉGISTE.

Les dieux, pour le malheur, puniront tes mépris.

AGAMEMNON.

Les dieux ne s'arment pas pour ceux qu'ils ont proscrits.

ÉGISTE.

Ainsi de leur courroux tu te rends le ministre.

AGAMEMNON.

Ainsi, me délivrant de ton aspect sinistre,
En t'ordonnant l'exil, je te laisse échapper
Au juste châtiment d'avoir pu me tromper.

ÉGISTE.

Non, une même terre, et mon courroux l'atteste,
Ne peut porter les fils d'Atrée et de Thyeste.

AGAMEMNON.

Demain, de ton aspect purge donc mes états.
Fuis, ou tremble.

ÉGISTE.

Demain tu ne m'y verras pas.

SCENE V.

AGAMEMNON, GARDES.

AGAMEMNON.

Va, rejeton impur d'une race ennemie,
Rends grace à ma bonté qui te laisse la vie,
Porte de mers en mers le malheur et l'effroi
Que les dieux irrités font marcher avec toi.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ÉGISTE, CLITEMNESTRE.

EGISTE.

Non, non, laisse-moi fuir ce séjour odieux,
Clitemnestre, abandonne un amant furieux.
Ne te joins pas au sort qui déjà le menace;
Crains les yeux ennemis attachés sur ma trace,
Les périls dont ici je suis environné:
Crains que soudain le roi sur tes pas ramené,
Que Strophus, par son ordre, accourant nous surprendre...

CLITEMNESTRE.

Tous deux au sacrifice ils viennent de se rendre;
Moi, qu'un rang importun forçoit à m'y montrer,
Auprès d'Agamemnon je n'ai pu demeurer.
Tremblante pour tes jours, à ma douleur en proie,
Je n'ai pu soutenir ces cris, ces chants de joie.
Que crains-tu? si le roi, par mon absence instruit,
Soupçonne en ce moment quel dessein me conduit,
Du moins je n'entends pas, dans ce concours funeste,
Elever jusqu'aux cieux un nom que je déteste.

ÉGISTE.

Retourne vers Atride, et reçois mes adieux.

CLITEMNESTRE.

Quel discours?

EGISTE.

Le cruel m'a chassé de ces lieux.

CLITEMNESTRE.

Cher Egiste, je sais jusqu'où sa barbarie
Des haines de son sang a poussé la furie.

ÉGISTE.

Tu le sais ?... mais sais-tu que mes emportemens
N'ont pas craint de braver ses fiers ressentimens ?
Sais-tu que de nos cœurs les bouillantes colères
Ont en nous signalé la haine de nos pères ?
Sais-tu que de la mort rompant tous les liens,
Thyeste présidoit à ces noirs entretiens ?
Que ces horribles lieux sont pleins de nos offenses,
Qu'ils ont même frémi du serment des vengeances ?...
Prévenons-les ! pourquoi me suis-je abandonné
Au timide conseil que ton cœur m'a donné ?
D'un exil éclatant je fuyois l'infamie.
Maintenant on me chasse avec ignominie.
N'importe ! mon amour n'en a pas murmuré :
Il dévore un affront pour toi seule enduré :
Mais te fuir, mais traîner de rivage en rivage
La douleur de te perdre unie à cet outrage,
Expirer loin de toi consumé de regrets ;
Mais de ce roi barbare....

CLITEMNESTRE.

Et je m'y soumettrois !
Non. Connois Clitemnestre. A toi seul enchaînée,
Elle a juré de suivre en tout ta destinée.
On t'accable, on t'exile, et voici le moment,
Au mépris du danger, de remplir mon serment.
Les supplices, la mort, la honte plus cruelle,
N'intimideroient pas ce cœur qui t'est fidèle.
Ordonne....

EGISTE.

Egiste, hélas ! ne connoît rien d'affreux
Qui ne cède à l'horreur de voir briser nos nœuds.
Mais que peuvent pour moi ta foiblesse et tes larmes ?
Atride a contre nous de plus puissantes armes ;
Tes efforts te perdroient et seroient superflus.
La force nous soumet à ses vœux absolus.

CLITEMNESTRE.

On ne peut les braver, mais on peut s'y soustraire.
Quel temps à ton départ prescrit sa loi sévère ?

ÉGISTE.

Demain, au jour naissant, Clitemnestre, je fuis.

CLITEMNESTRE.

Et demain, loin d'Argos, Egiste, je te suis.

ÉGISTE.

Quoi?

CLITEMNESTRE.

Tel est mon dessein.

ÉGISTE.

Quel trouble te l'inspire?

CLITEMNESTRE.

Est-ce à toi de t'en plaindre?

EGISTE.

Est-ce à moi d'y souscrire?

CLITEMNESTRE.

Egiste, en me fuyant, seroit-il sans effroi?

ÉGISTE.

O dieux! si mon vaisseau t'emportoit avec moi,
Sur tes jours menacés serois-je plus tranquille?
Qui nous protégeroit? quel bord ou quel asile
Au fier Agamemnon déroberoit nos pas?
L'enfer à son courroux ne nous raviroit pas.
Dût-il nous y chercher, sa poursuite jalouse
Y descendroit bientôt demander son épouse.
N'as-tu pas sous les yeux l'exemple de ta sœur?
Que lui servit, dis-moi, qu'un puissant ravisseur
Au prix des flots de sang qu'Hélène a fait répandre,
Au milieu de sa cour tentât de la défendre?
Ni tous ces demi-dieux pour sa cause ligués,
Ni le bras des héros et leurs jours prodigués,
Ni ces tours, où veilloient tant d'hommes intrépides,
N'ont pu la dérober au pouvoir des Atrides.
Des cendres, des débris, et des bords ravagés
Attestent et sa honte et leurs affronts vengés.
Pâris même, puni sous les remparts de Troie,
S'est vu ravir le jour, et l'empire, et sa proie.
Moi, sans dieux, sans pays, sans armes, sans soldats,
Que puis-je contre un roi vengeur de Ménélas?
La Grèce, déplorant le sort de ma victime,
Apprendroit mon supplice aussitôt que mon crime.

CLITEMNESTRE.

Ah! la fuite peut seule.....

EGISTE.

Eh! dis-moi quels climats
Nous mettroient l'un et l'autre à l'abri du trépas?
Qui sait quelle fureur lui seroit inspirée?
Qui sait alors, instruit par les leçons d'Atrée,
Quels tourmens inconnus oseroit inventer
Sa race ingénieuse et prompte à l'imiter?
Prévenons les forfaits que ma crainte envisage.
Epouvanté pour toi de ce cruel présage,
J'ai tout lieu de frémir qu'il ne découvre enfin
Quels nœuds ont si long-temps uni notre destin;
Son orgueil offensé le rendroit implacable:
Me suivre, c'est chercher ta perte inévitable,
C'est courir follement à des dangers honteux:
Embrasse en nos malheurs un parti moins douteux.

CLITEMNESTRE.

En est-il?

ÉGISTE.

Le trépas est le seul qui me reste:
Mais toi, qu'épargne encor la colère céleste,
Rentre aux bras d'un époux, sous la loi du devoir,
Combats tous les soupçons qu'il pourra recevoir,
De ma vue à jamais laisse là l'espérance;
Je pars.

CLITEMNESTRE.

De tes mépris enfin j'ai l'assurance.
Cruel, il me suffit! pars, quitte ce palais;
Tu le veux; consens donc à ne me voir jamais:
Paie ainsi nos beaux jours et ma flamme insensée,
De moi, de mes bienfaits perds jusqu'à la pensée,
Ignore si je vis, si je meurs loin de toi,
Pars, te dis-je, et me livre aux vengeances du roi.
Quand tu vins implorer mon assistance utile,
Que n'avois-je pour toi cette froideur stérile?
Que n'ai-je donc frémi, quand tu t'osas nommer,
D'accueillir ton malheur, et sur-tout de t'aimer?

Mon ame, tu le sais, ouverte à ta prière,
Au-devant des périls a volé la première;
J'ose encor embrasser tes projets, tes malheurs;
Je fuis, si tu veux fuir; et si tu meurs, je meurs.
N'use pas en discours une vaine éloquence;
Sers notre amour, Egiste, et non pas ma prudence.
Quel moyen plus puissant reste-t-il à m'offrir?
A quel autre parti devons-nous recourir?

ÉGISTE.

Il n'en est qu'un.

CLITEMNESTRE.

Lequel?

EGISTE.

Effrayant.

CLITEMNESTRE.

Parle.

EGISTE.

Horrible.

CLITEMNESTRE.

Mais certain?

EGISTE.

Trop certain.

CLITEMNESTRE.

Eh! quoi de plus terrible
Que d'être encor soumise aux détestables lois
D'un mortel dont nos feux ont blessé tous les droits?
Que pouvons-nous après des injures si grandes?
Réponds.

EGISTE.

Rien.

CLITEMNESTRE.

Tu te tais.

EGISTE.

Et toi, tu le demandes?

CLITEMNESTRE.

Quelle affreuse lumière!... ah! mon sang s'est glacé!
D'où vient ce mouvement dont mon sein est pressé?
Qui doit donc nous ravir, Egiste, à sa puissance?

ÉGISTE.

Je ne le sais.

CLITEMNESTRE.

Sa mort ?

EGISTE.

Qui l'a dit ?

CLITEMNESTRE.

Ton silence.

EGISTE.

Frémis, il est trop vrai : si contre un tel danger
Les dieux avoient daigné tous deux nous protéger,
Le fer l'eût moissonné dans les champs du Scamandre :
Aux rivages d'Argos l'eussent-ils fait descendre ?
La mer n'eût-elle pas, l'abymant dans ses flots,
Empêché son retour fatal à ton repos ?
Son trépas te rendroit la paix qui t'est ravie :
Nos maux sont, tu le sais, attachés à sa vie ;
Mais qui peut, dans sa gloire, attaquer ce vainqueur ?
Mais quel fer s'ouvriroit un passage à son cœur ? ....

CLITEMNESTRE.

Juste ciel ! nous souiller d'un lâche parricide....
Tu me fais trembler....

ÉGISTE.

Oui, que ce mot t'intimide.
De ta vaine pitié tu recevras le prix.
Attends que ton époux de sa Cassandre épris
(Captive, que son choix destine au rang suprême,
Et dont il est l'amant, et l'esclave lui-même),
Attends, et souviens-toi que je l'aurai prédit,
Qu'il lui donne à ta honte et son trône et ton lit ;
Que te laissant les pleurs, l'oubli pour ton partage,
Il dépouille ton fils de son juste héritage.

CLITEMNESTRE.

Quoi ! de tant de travaux pour ma race entrepris,
Quoi ! de tous nos malheurs, Cassandre auroit le prix !
La fille de Tyndare, ainsi répudiée,
Pour elle, aux yeux des Grecs seroit humiliée !...

Ne te souvient-il plus, barbare ! que tu dois
Leur conquête à mes pleurs, à mon sang tes exploits ?
Ton cœur me trahiroit ! ton lâche amour préfère
A la mère d'Oreste une femme étrangère ?....
Penses-tu que, tranquille à ce mortel affront,
Je te laisse placer mon bandeau sur son front ?
Crois-tu qu'ainsi du trône on me fasse descendre ?
Meurent plutôt les Grecs, moi, toi-même, et Cassandre !
Tombe Argos et ses murs, et que mille vengeurs
D'Ilion en son sein réveillent les fureurs.

EGISTE.

De ton époux encor tu méconnois l'adresse,
Si tu crois qu'il avoue une indigne foiblesse :
Mais le moment viendra que, de ma flamme instruit,
Il usera du droit d'en répandre le bruit;
Que, chargeant à jamais ta mémoire de crimes,
Ses parjures amours deviendront légitimes.
Heureuse, si ta mort, servant son feu secret,
Ne fait plaindre ton juge et chérir ton arrêt,
Ou si bientôt après ce nouvel hymenée,
Sous les lois de Cassandre, au fuseau condamnée....
Oui, ce sont tes périls. Agis, et les prévien.
Arme contre un perfide ou mon bras.... ou le tien.
Confonds dans son espoir ta rivale punie,
Frappe, qui ? le bourreau de ton Iphigénie.
Ne souffre pas qu'un autre usurpant tes droits....

CLITEMNESTRE.

Non.

ÉGISTE.

Si tes jours te sont chers, périsse Agamemnon.

CLITEMNESTRE (*effrayée*).

Comment....

EGISTE.

Cette nuit même.

CLITEMNESTRE.

Et quelle main ?...

ÉGISTE.

La mienne

Punira tout ensemble Atride et sa Troyenne....
Mais que dis-je? à mes coups tout ferme le chemin,
Et les plus assurés partiront de ta main.
Il faut nous séparer ou qu'un barbare meure;
Prononce; mourra-t-il? ou dois-je fuir?

CLITEMNESTRE.

Demeure.

ÉGISTE.

Ah! je tombe à tes pieds! Clitemnestre, reçoi
Pour prix d'un tel serment, mes jours, mon sang, ma foi!
C'en est fait. Que ce coup te venge et nous unisse,
Sans attendre qu'ici lui-même nous punisse!

CLITEMNESTRE.

Sors, dérobe tes pas, on marche vers ce lieu....
Sors.

ÉGISTE.

Songe à nos dangers, à notre amour; adieu!

SCENE II.

AGAMEMNON, CLITEMNESTRE.

CLITEMNESTRE.

Ou fuir?.... c'est mon époux!

AGAMEMNON.

En ces lieux retirée,
Pourquoi te dérober à la pompe sacrée?
Pourquoi, dans l'appareil de ces solennités,
N'as-tu donc pas voulu marcher à mes côtés?
Quoi! dans un jour si beau, Clitemnestre craint-elle
De joindre aux vœux publics ceux d'un amour fidèle?

CLITEMNESTRE.

L'injuste Agamemnon peut-il l'imaginer?

AGAMEMNON.

Ta retraite du moins me l'eût fait soupçonner:
Cette douleur profonde, en ton visage empreinte,
Cet embarras qu'en vain me déguise la feinte....

CLITEMNESTRE.

Moi, prince!....

AGAMEMNON.

Oui, tes regards, ton maintien affecté,
Tout m'alarme, et Strophus m'a dit la vérité.

CLITEMNESTRE.

Strophus! que t'a-t-il dit? par quel affreux langage
A-t-il osé noircir?....

AGAMEMNON.

Ne lui fais pas outrage.
Strophus, entre les rois soumis à mon pouvoir,
Seul, de ma confiance a rempli tout l'espoir.
A la tendre amitié comme aux vertus fidèle,
Chaque instant m'a donné des marques de son zèle.
Lui-même, pour mes jours craignant quelques hasards,
N'a-t-il pas sur Egiste éclairé mes regards?

CLITEMNESTRE.

Egiste!.... il est banni.... quelle crainte l'alarme?

AGAMEMNON.

Un si foible ennemi que ma rigueur désarme
Ne peut troubler long-temps son esprit ni le mien.
Toi seule, unique objet d'un premier entretien,
De doutes affligeans tiens mon ame obscurcie:
Il dit que, m'accusant du sort d'Iphigénie....

CLITEMNESTRE (*à part*).

Je respire!....

AGAMEMNON.

Ton cœur cherche encore à nourrir
Sa blessure profonde et trop lente à guérir.
Mais quoi! cette douleur à tous deux fut commune.
La Grèce entière, hélas! plaignit mon infortune.
Cet arrêt que du sort dicta l'inimitié,
De mes plus durs soldats a touché la pitié.
Est-il vrai qu'une épouse envers moi plus sévère
Veuille encore ajouter aux souffrances d'un père?
Doit-elle, se livrant à ses ressentimens,
M'envier la douceur de calmer ses tourmens?

litemnestre, en mon sein viens épancher tes peines;
onnois mieux de l'hymen les consolantes chaînes.
ue ce moment est cher où ses devoirs pieux
approchent des époux qu'avoient unis les dieux!

CLITEMNESTRE (*à part*).

Ialheureuse!

AGAMEMNON.

Que dis-je? à ce lien durable,
Tous devons un bonheur solide, inaltérable;
es fruits d'un chaste amour, chers objets de tes soins!
)nt pu dans tes malheurs te consoler du moins.
Ion Electre est pour nous une autre Iphigénie;
)reste, dont l'amour à sa tendresse unie,
Acquitte en t'adorant un devoir bien sacré....

CLITEMNESTRE (*à part*).

) serment homicide à jamais abjuré!
) crime!

AGAMEMNON.

Mais pourquoi détournes-tu la vue?

CLITEMNESTRE.

Ah! cesse des bontés dont je suis confondue,
Prince, tous les remords qu'elles me font sentir....

AGAMEMNON.

Je demande un regret, et non un repentir;
Ne me hais point, reçois le fortuné présage....
Ciel! que vois-je? les pleurs inondent ton visage?

CLITEMNESTRE.

Je ne m'en défends pas: ils viennent de trahir
L'horreur que je ressens de t'avoir pu haïr.
Quoi! mon époux.... ma honte à mes yeux éternelle....
Aurois-je pu?.... jamais.... que j'étois criminelle?
Souffre qu'à tes genoux....

AGAMEMNON.

Lève-toi. Que fais-tu?

CLITEMNESTRE.

Ah! pardonne un soupçon à mon cœur combattu....
La fille de Priam, captive infortunée,

Que jusque dans Argos ta victoire a traînée,
Auroit-elle en effet asservi tous tes vœux?...

AGAMEMNON.

Quoi! ce doute jaloux.... serois-je assez heureux
Pour que d'un tel soupçon ta tendresse altérée!....
Je vois Strophus: bientôt tu vas être éclairée.

(*à Strophus qui paroît.*)

J'invoque en ce moment ton zèle officieux.
Ami, daigne guider Cassandre dans ces lieux.

(*Strophus sort.*)

(*à Clitemnestre.*)

Qu'un tendre amour renaisse en ton ame calmée,
Reine, de ton époux tu fus toujours aimée.
Lorsqu'Ilion tomba sous les coups du destin,
Nos Grecs se partageant leur immense butin,
Tout prêts à tendre aux vents leurs voiles fugitives,
Des seuls arrêts du sort reçurent leurs captives.
Cassandre me suivit: dès-lors je lui jurai
D'adoucir son malheur en ma cour honoré,
De sauver sa pudeur d'un criminel outrage;
Ainsi, la protégeant dans son triste esclavage,
Mon joug qu'elle craignoit devint son seul appui.
Mais je revois Strophus et Cassandre avec lui.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, CASSANDRE, STROPHUS.

CASSANDRE.

Qui me rappelle au jour? qui me ravit encore
A l'éternelle nuit que ma douleur implore?
Ne puis-je attendre en paix l'instant de mon trépas?
Prince, que me veut-on? où conduis-tu mes pas?

AGAMEMNON.

Devant Agamemnon, qui confie à la reine
Le soin de soulager ta misère et ta chaîne.
Son joug, comme le mien, facile à supporter,
N'aura pas de rigueurs qui soient à redouter.
De ton sort à jamais elle devient maîtresse.

CASSANDRE.

pollon ! prends pitié de ta triste prêtresse !
ieux ! justes dieux !

STROPHUS.

Pourqui leur adresser tes cris ?

CASSANDRE.

pollon !

CLITEMNESTRE.

Quelle haine enflamme tes esprits ? . . .
e saurois-tu me voir sans frémir d'épouvante ?

CASSANDRE.

ù suis-je ?

AGAMEMNON.

Chez Atride.

CASSANDRE.

O demeure sanglante !
Iurs qu'a souillés le meurtre ! exécrable séjour,
ont l'aspect fit pâlir et reculer le jour !

CLITEMNESTRE (*troublée*).

e ses esprits émus le délire s'empare.

CASSANDRE.

uels cris ! quels hurlemens ! quel appareil barbare !
es femmes, des enfans, tombant sous les couteaux....
ue vois-je autour de moi. . . . que des pères bourreaux,
es parjures époux, des frères parricides ?

AGAMEMNON.

élas ! contre le sang des tristes Pélopides
hui t'anime aujourd'hui ? par quelle déraison
appeler les malheurs de toute ma maison ?

CASSANDRE.

l'apercevez-vous pas ces fantômes livides,
)ans ce palais assis, monstres de sang avides ?
'œil arrêté sur nous, ils portent dans leurs mains
)e palpitantes chairs et des lambeaux humains....
ffroyable repas dont se nourrit un père.

AGAMEMNON (*irrité*).

Veux-tu du ciel vengeur réveiller la colère?

CASSANDRE.

Toi, qui de ces forfaits me défends de parler,
Prévois-tu qu'ils sont prêts à se renouveler?
Ignores-tu le coup que médite la rage?....
Ecoute. Chez Pluton je vais fuir l'esclavage.
Tremble que le destin ne t'y pousse avec moi.
Déjà sa main de fer s'appesantit sur toi.

CLITEMNESTRE (*à part*).

Dieux!

STROPHUS.

Je cède à l'horreur que ce discours m'inspire:
Qu'il soit ou non l'effet des songes du délire,
Ou que l'esprit divin lui prête son secours,
Atride, il m'est permis de craindre pour tes jours.
Toi, prêtresse, éclaircis la cause de ton trouble....
Tu ne me réponds point, et ton effroi redouble....
Des présages affreux paroissent te glacer....

CASSANDRE.

Oui, je sens sur mon front mes cheveux se dresser....
Mon corps transit et brûle, et mon ame obsédée
Ne contient plus le dieu dont elle est possédée....
Il me presse, il m'embrase, et la mort m'apparoît.
La victime s'approche, et le fer est tout prêt....
O vous tous, arrachez-le aux coups qu'elle lui porte...
Tous les manes en foule assiègent cette porte...
Dans un chant funéraire éclatent leurs transports!
Oublioit-on qu'ici les déesses des morts
Sont du dieu des banquets les compagnes cruelles,
Et que dans le carnage il s'enivre avec elles?

AGAMEMNON.

De quelle obscurité tes discours sont voilés!

CASSANDRE.

Ne m'entendez-vous pas?

STROPHUS.

Explique-toi.

CASSANDRE.

Tremblez.

STROPHUS.

D'où naît de tous tes sens l'horreur involontaire ?
Réponds.

CASSANDRE.

Ne pouvez-vous percer ce noir mystère ?

AGAMEMNON.

Sommes-nous d'un malheur menacés par les cieux ?

CASSANDRE (*reculant*).

Quel sang, quel air impur respiré-je en ces lieux ?

AGAMEMNON.

Celui qu'au prochain temple exhale l'hécatombe.

CASSANDRE.

Non, le souffle infecté, la vapeur de la tombe !

AGAMEMNON.

Grands dieux ! et quel péril ?....

CASSANDRE.

O déplorable roi !

AGAMEMNON.

Qui te l'annonce ?

CASSANDRE.

Un dieu.

AGAMEMNON.

Qui doit-on frapper ?

CASSANDRE.

Toi.

AGAMEMNON.

Moi ! quand de mon retour le triomphe s'apprête ?

CASSANDRE.

Ilion a péri dans la nuit d'une fête.

AGAMEMNON.

Quand mes vœux, mon encens, reçu des immortels....

CASSANDRE.

On égorgea Priam embrassant leurs autels.

CLITEMNESTRE (*courroucée*).

De Troie et de Priam chasse l'image vaine.

CASSANDRE.

Je puis voir une Troie où je vois une Hélène.

CLITEMNESTRE.

Téméraire !

CASSANDRE.

Est-ce à toi de m'oser outrager ?
Quelle main dans son flanc brûle de se plonger ?
Qui conjure sa mort ? quels ennemis perfides
Vont tendre sous ses pas leurs piéges homicides
O patrie ! ô Troyens ! pardonnez à ces pleurs
Qu'arrache à ma pitié le sort de vos vainqueurs.
La sombre Némésis guide ce couple infâme :
Nuit perfide.... un poignard dans la main d'une femme,
De son époux trahi prête à trancher les jours....

AGAMEMNON (*à Clitemnestre*).

Quoi ! reine, tu frémis ?

CLITEMNESTRE.

De ses affreux discours.
Triomphe, applaudis-toi de ce rare avantage,
Prince, qui t'a donné cette esclave en partage ?
C'est le plus beau présent que pour venger leurs bords
T'auront fait les Troyens en fuyant chez les morts.
Sa noire inimitié que révolte sa chaîne
Secoue entre nous deux les flambeaux de la haine....
C'est toi qui fis ses maux : c'est toi dans Ilion
Qui portas le ravage et la destruction.
Il tarde à son courroux que ton épouse meure,
Victime dévouée à ces morts qu'elle pleure,
Et nos divisions sont ses derniers moyens.
Mais qu'attendre en effet des filles des Troyens ?
Ils leur ont en mourant laissé pour héritage
La soif de notre sang, le désespoir, la rage,
Et lorsqu'elle monta, prince, sur tes vaisseaux,
Voilà quelles fureurs la suivoient sur les eaux.

Avec elle aujourd'hui sois donc d'intelligence ;
Crois ces prédictions que dicta la vengeance,
Ces rêves imposteurs qui noircissent ma foi,
Couronne une ennemie, Atride, et frappe-moi.

CASSANDRE.

Quoi ! les avis du ciel accusés d'imposture
Auront en vain....

AGAMEMNON.

Renferme un criminel augure.
Je pardonne à l'excès de ton adversité
Ce délire effrayant d'un esprit irrité.
Mais si dans ces discours ta fureur persévère,
Alors peut-être, armé d'un courroux plus sévère,
Il me seroit aisé d'éclairer le dessein
Qu'a pu former la haine enfermée en ton sein.

CASSANDRE.

Ah ! la fatalité sur nous deux étendue
Epaissit le bandeau qui te couvre la vue.
Le cruel Apollon qui me poursuit toujours
Rend ainsi les mortels à mes oracles sourds.
Que me sert de porter ces voiles, ces symboles
Attributs d'un pouvoir qu'il ôte à mes paroles ?
Dieu terrible ! il est temps enfin de dépouiller
Ces ornemens sacrés que ma mort va souiller.
J'ai voulu te sauver ; je vais périr moi-même.
La parque a de tous deux marqué l'heure suprême ;
Tous deux on nous immole, et mes restes errans
Flottent sans sépulture, en proie aux noirs torrens.
Déjà prêts à lever sur nous ses mains impies,
Le crime en ce moment nous dévoue aux furies.
Demain, tu dormiras au lit de tes aïeux ;
Souviens-toi de ces mots.... ô toi, du haut des cieux,
Dérobe à leurs forfaits ta lumière adorée :
Divin soleil ! exauce une femme éplorée :
Punis nos meurtriers, et fais luire sur eux
Le jour de la vengeance accordée à mes vœux.

SCENE IV.

CLITEMNESTRE, AGAMEMNON, STROPHUS.

CLITEMNESTRE.

Agamemnon croit-il qu'à ce point criminelle.....

AGAMEMNON.

Non, mes justes rigueurs ont su te venger d'elle;
Puisse la mort m'atteindre, avant de soupçonner
Qu'une épouse jamais veuille me la donner!

(*Clitemnestre sort.*)

SCENE V.

AGAMEMNON, STROPHUS.

STROPHUS.

Me préserve le ciel de soupçonner la reine!
Mais je crains la prêtresse et le dieu qui l'entraîne;
Ses menaçans avis par son effroi dictés
Peut-être sans justice étoient-ils rejetés.
Je n'ose envisager un présage si triste,
Je redoute pour toi... te l'avoûrai-je? Égiste.
Il te hait: un forfait seroit digne de lui.

AGAMEMNON.

Demain il quitte Argos.

STROPHUS.

Il y reste aujourd'hui.
Ah! par l'amour d'un fils si cher à ta pensée,
Par la crainte, en un mot, dont mon ame est glacée,
Qu'un ordre rigoureux le chassant de ces bords,
Fasse au vaisseau d'Égiste ouvrir soudain nos ports.

AGAMEMNON.

Eh bien! qu'il parte donc, Strophus; dispose, ordonne,
A ton zèle prudent ton ami s'abandonne.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE

AGAMEMNON, STROPHUS, ORESTE.

STROPHUS.

ɪ conspiroit ta perte, et l'ame d'un héros
roit imprudemment méprisé ses complots.
tte nuit eût couvert un forfait de son ombre.
ıx cris de ses amis j'ai reconnu leur nombre;
étoit temps pour nous que ton ordre absolu
nt hâter son exil sagement résolu.
i de ce prompt départ surveillé la conduite,
d'Egiste au rivage accompagnant la fuite,
i vu la rame enfin l'emporter loin d'Argos.
re-toi sans alarme aux douceurs du repos.

AGAMEMNON.

nment d'un digne prix acquitter tant de zèle?

ORESTE.

entends-je? et quelle étoit sa trame criminelle?....

AGAMEMNON.

sure-toi, mon fils; les dieux, dans les combats,
cent fois de mon sein écarté le trépas,
nt-ils jusqu'à ce jour couvert de leur égide,
r me faire tomber sous le bras d'un perfide?
ces momens si doux qui peut troubler la paix!
ɔrmer tes vertus consacrant désormais
ans, nombreux encor, que mon âge me laisse,
erai de mon fils un héros pour la Grèce.
l sache, ne prenant que le ciel pour appui,
ivre pour son peuple et s'immoler pour lui;
la guerre un jour réclame sa vaillance,
la gloire le guide, et sur-tout la clémence.

Apprends, ce que mes torts m'ont à moi-même appris,
A ne point prodiguer de superbes mépris.
De ces hautes leçons j'instruirai ta jeunesse;
Et de soins paternels t'environnant sans cesse,
Je veillerai, fidèle à mes devoirs nouveaux,
La nuit à ton sommeil, le jour à tes travaux.
Adieu, Strophus; Oreste, accompagne ton père.
Fatigué si long-temps de courses et de guerre,
Je suis impatient, après dix ans entiers,
De reposer ma tête au sein de mes foyers.

SCENE II.

STROPHUS (*seul*).

A l'abri des périls sommeille en assurance,
D'Egiste qui nous fuit j'ai trompé l'espérance;
Heureux si je ravis, l'éloignant à jamais,
Atride à ses fureurs, la reine à des forfaits.
C'est moi qu'en ses chagrins elle accuse peut-être,
Et son premier courroux.... mais je la vois paroître;
Quelle sombre douleur obscurcit son regard.

SCENE III.

CLITEMNESTRE, STROPHUS.

STROPHUS.

Reine....

CLITEMNESTRE.

Que me veux-tu? sors malheureux vieillard;
Sors, cruel artisan du chagrin qui me ronge.

STROPHUS.

Je respecte le trouble où son excès te plonge.
Je me tais.

CLITEMNESTRE.

Laisse-moi.

SCENE IV.

CLITEMNESTRE (*seule*).

Dieux cruels! dieux jaloux!
Vous m'avez donc rendue au joug de mon époux!

ut-il ainsi toujours que je lui sacrifie
s nœuds dont la douceur m'attachoit à la vie!
iste a pu me fuir! Egiste!.... il a douté
ı courage d'un cœur à qui rien n'eût coûté.
me fuit, il me laisse à l'hymen asservie
aîner dans les regrets une odieuse vie....
isérable! eh! quel est ton coupable transport?
as-tu pas d'un époux osé jurer la mort?
s dieux, que tes chagrins accusent d'injustice,
ont peut-être arrêtée au bord du précipice.
ii sait où la fureur auroit pu m'entraîner?
ii sait à quels remords j'allois me condamner?
d'opprobre et de pleurs quelle source éternelle,
mme alors redoutable autant que criminelle,
on complice lui-même après le coup porté,
it craint un lit fatal d'un meurtre ensanglanté.
ais moi, que deviendrai-je en ma douleur farouche,
l'époux que je hais me rappelle en sa couche?
détestable vue irrite mes regrets;
l'amant que je pleure elle embellit les traits :
ux bras d'Agamemnon désormais étrangère,
os nœuds seront pour moi les serpens de Mégère :
e frémirai-je pas lorsqu'il viendra presser
on cœur près de ce cœur que j'ai voulu percer?
ses côtés, la nuit, veillant épouvantée,
u d'un sommeil affreux tristement agitée,
croirai voir ce lit, trahi par mes noirceurs,
éclairer aux flambeaux des infernales sœurs....
h! que n'ai-je plutôt, jouissant de mon crime,
mon coupable amour immolé sa victime.
uel tourment plus cruel, ô dieux! que d'hésiter
commettre un forfait qu'on osa méditer,
e brûler du desir de se rendre homicide,
e subir le remords avant le parricide,
'en regretter les fruits, et, d'un cœur combattu,
e passer, de flotter du crime à la vertu,
d'éprouver, parmi ces troubles exécrables,
ı peur des châtimens qui sont dus aux coupables!
ais qui marche dans l'ombre?..... ou mon œil est trompé,
u c'est lui!

SCENE V.

EGISTE, CLITEMNESTRE.

ÉGISTE (*à voix basse*).

C'est moi-même.

CLITEMNESTRE.

O ciel!

ÉGISTE.

L'as-tu frappé?

CLITEMNESTRE.

Que me dis-tu?

ÉGISTE.

Réponds : Agamemnon respire?

CLITEMNESTRE.

Egiste....

ÉGISTE.

Adieu!.... je meurs. Tu n'as plus rien à dire.

CLITEMNESTRE.

Arrête!.... mais comment, ici, toi, dans la nuit,
Quel guide, quel chemin, ou quel dieu t'a conduit?

ÉGISTE.

L'enfer! oui, trop crédule en ton serment perfide,
A la faveur de l'ombre, une barque rapide
Me remit sur le bord d'où partit mon vaisseau;
Et m'engageant pour toi dans un péril nouveau,
D'une escorte suivi j'aborde le rivage;
Des soldats y veilloient, me fermoient tout passage;
Mes coups, qui dans le port les ont soudain surpris,
Dans leurs derniers soupirs ont étouffé leurs cris.
Ceux que j'avois gagnés m'ont ouvert cet asile;
Aux portes du palais, à celles de la ville,
J'ai placé les amis dont je suis assuré,
Et quand tu me revois, quand tout est préparé,
C'est toi seule qui rends ma perte inévitable!
Si j'osai reparoître en ce lieu redoutable,
Qui put m'y ramener? ingrate, ce fut toi.
Son trépas fut juré, j'y revins sur ta foi,

Pour toi seule tremblant, j'accourois te soustraire
Aux périls attachés à ce coup nécessaire;
Il l'est! n'en doute pas. Si ta timide main
Hésite avant le jour à frapper l'inhumain,
Tu te livres toi-même aux tourmens qu'il t'apprête.
C'est pour t'en avertir que j'expose ma tête:
Et j'en fus trop instruit en échappant aux bras
Qu'il avoit sur les eaux chargés de mon trépas.

CLITEMNESTRE.

Est-il vrai?

EGISTE.

De nos feux il a su le mystère.

CLITEMNESTRE.

Justes dieux! de quel voile il couvre sa colère!

EGISTE.

N'attends pas qu'elle éclate, et préviens par sa mort....

CLITEMNESTRE.

Je tremble....

EGISTE.

Hâte-toi.

CLITEMNESTRE.

Retiens ces cris.... il dort.

EGISTE.

Il dort?

CLITEMNESTRE.

Ici.

EGISTE.

Sa vie est en notre puissance....
Tu meurs en l'épargnant, qu'attends-tu?

CLITEMNESTRE.

Sa vengeance.
Non, dût-il me punir, ne crois pas qu'en son sein
Clitemnestre jamais plonge un fer assassin.

EGISTE.

Ce mot seul a dicté l'arrêt de mon supplice.
Je vole de ce pas lui livrer ton complice.

A ma fuite en effet quels chemins sont ouverts?
Mon audace me livre et m'a fermé les mers.
Rencontré dans ces lieux, ma trame est avérée.
De la chambre du roi si j'aborde l'entrée,
Qu'importent les périls que j'aurois à courir!
Mais un coup imprudent te condamme à mourir;
Il faut oser, mais vaincre, et non pas que ma rage
Cède aux fougueux transports d'un aveugle courage.
Que j'entre et qu'il s'écrie, à ma vue alarmé,
On viendra le ravir à mon bras désarmé;
D'un attentat, sans fruit, toi-même alors victime....

CLITEMNESTRE.

Où suis-je?... un dieu fatal veut m'entraîner au crime....
Egiste... épargne-moi... mes sens, pleins de terreur,
N'ont jamais éprouvé cette invincible horreur....
Mais quoi? de nos liens qui donc osa l'instruire?....

ÉGISTE.

Sa Cassandre, et Strophus si jaloux de nous nuire.
Prends ce fer, entre, et frappe, et sauve notre amour.
(*Il lui présente un poignard.*)

CLITEMNESTRE.

Jamais.

ÉGISTE.

De la clarté n'attends pas le retour.
En vain il t'a nié son crime et ta rivale....
Elle va triompher.

CLITEMNESTRE.

Que faire?... ô nuit fatale!

ÉGISTE.

Tu balances? eh bien, cruelle, dans mon flanc
Enfonce ce poignard et traîne-moi sanglant,
Pâle et mort, mais percé par un coup moins sensible,
Traîne-moi sous les yeux de ton juge inflexible.
Que mon corps palpitant, à ses regards livré,
Soit de ton innocence un témoin assuré.

CLITEMNESTRE.

Non, tu ne mourras point.

ÉGISTE.

Que l'un de nous périsse :
Agamemnon, ou moi ; que ta haine choisisse.
Quel bruit?... est-ce la mort qui vient t'envelopper?

CLITEMNESTRE.

Donne ce fer.

ÉGISTE (*l'armant du poignard*).

Échappe au coup qu'on veut frapper...
Va, cours, le péril presse, et ce poignard te reste.

SCENE VI.

ÉGISTE (*seul*).

Sors du fond des enfers, sors, ombre de Thyeste!
Viens repaître tes yeux du sang prêt à couler,
Viens saisir l'ennemi qu'elle court t'immoler....
Sa tête est maintenant sous le fer parricide.
D'une épouse en fureur c'est la main qui le guide ;
Sa haine et nos périls rendent le coup certain....
Mais quoi?... qui peut causer ce tumulte soudain?
Je n'entends pas le coup qui doit trancher sa vie....
Dieux!... oh! si ma victime alloit m'être ravie!
Courons moi-même....

(*Agamemnon douloureusement, derrière la scène*).

Arrête!

ÉGISTE (*triomphant*).

Il meurt, et je suis roi!...
Elle revient.

SCENE VII.

CLITEMNESTRE, ÉGISTE.

CLITEMNESTRE.

Où vais-je? où suis-je?... ah! soutiens-moi.
N'as-tu pas entendu?....

EGISTE.

Quoi?

CLITEMNESTRE.

Dans cette demeure....

ÉGISTE.

Eh bien?

CLITEMNESTRE.

On a parlé.

ÉGISTE.

Moi seul.

CLITEMNESTRE.

Quand?

ÉGISTE.

Tout-à-l'heure.

CLITEMNESTRE.

O forfait, dans son sein mon bras s'est donc plongé.

EGISTE (*lui ravissant le poignard*).

Voilà le sang d'Atride, et Thyeste est vengé!

CLITEMNESTRE.

A ses cris expirans Oreste se réveille....
Oreste.... il est entré, si j'en crois mon oreille....
Dans l'ombre.... moi.... j'ai fui ces exécrables lieux.

EGISTE (*souriant*).

Voilà le sang d'Atride!... ah! je respire.

CLITEMNESTRE.

Dieux!

Le rire est sur sa bouche, et le sang coule encore.

EGISTE.

Dois-tu?...

CLITEMNESTRE.

Je te connois enfin, et je m'abhorre.

SCENE VIII.

LES MÊMES, PALLÈNE.

PALLÈNE.

Prince, accours, montre-toi. Cassandre, à ses clameurs,
Eveille le palais agité de rumeurs...
Cependant elle touche à son heure suprême.
Le poison, à ton ordre, apprêté par moi-même
Dans ses veines déjà fait pénétrer la mort.
Les cris d'Agamemnon m'ont instruit de son sort.
Règne. Qu'à ton pouvoir tout cède, tout s'enchaîne ;
Fais taire la révolte et parois.

ÉGISTE.

Oui, Pallène,
J'y cours, et ce poignard teint d'un sang odieux
Va leur montrer qu'Egiste est maître dans ces lieux.

SCENE IX.

CLITEMNESTRE, ORESTE.

CLITEMNESTRE.

Qu'aperçois-je ?... mon fils ! où me cacher ?....

ORESTE (*pâle et en désordre*).

Ma mère !....
Oh ! viens voir de quel coup on a frappé mon père....
Viens donc.

CLITEMNESTRE.

Arrête, enfant, et détourne tes pas
Loin des lieux qu'ont souillés le crime et le trépas.

ORESTE.

Il inonde de sang et le marbre et sa couche.
Au travers des sanglots qui sortoient de sa bouche,
Il m'a crié : « Ta mère !... ah ! tout près de mourir
Sans doute il t'appeloit pour l'aller secourir.

CLITEMNESTRE.

Terre, ouvre-toi !

ORESTE.

Crois-tu qu'au jour on le rappelle ?

CLITEMNESTRE.

Plût aux cieux !

ORESTE.

Je t'entends.

CLITEMNESTRE (*à part*).

O mère criminelle !

ORESTE.

Eh bien, du ciel vengeur invoquons le courroux
Contre un lâche assassin qui lui porta ses coups.

CLITEMNESTRE.

Ah ! puisse l'accabler la colère céleste !

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, CASSANDRE, STROPHUS, ARGIENS ET SOLDATS *portant des flambeaux.*

CASSANDRE.

Strophus, il en est temps, sauvez, sauvez Oreste.

STROPHUS.

Mon fils, quitte un séjour de carnage et d'effroi.

ORESTE.

Ma mère nous suit-elle ?

STROPHUS.

Oreste, éloigne-toi,
Si du fer meurtrier tu crains d'être victime.
Egiste hautement a publié son crime....
O cher enfant ! suis-moi. Qu'un sanglant souvenir
Te retrace un forfait que ton bras doit punir.

ORESTE.

Oui, j'en prends à témoin les filles du Tartare.

CASSANDRE.

Courez, fuyez, cachez-le aux fureurs d'un barbare....
Il rentre, et la menace étincelle en ses yeux.

SCENE XI ET DERNIÈRE.

EGISTE, CASSANDRE, CLITEMNESTRE, PALLÈNE, GRECS *armés et portant des torches.*

EGISTE.

Argiens ! retenez ces cris séditieux,
Ou, sans peine, aux transports d'une vaine insolence,
Les fers, l'exil, la mort, imposeront silence.
Reine, sèche tes pleurs. Atride a justement
De ses longs attentats reçu le châtiment :
Sa tendre Iphigénie, offerte à son passage,
Déjà, pour l'embrasser, l'attend au noir rivage.
Pallène, fais remettre Oreste en mon pouvoir,
Cours.

CLITEMNESTRE.

Oreste !

CASSANDRE.

Abandonne un sanguinaire espoir....
Il est loin.

EGISTE (*avec effroi et fureur*).

Que dis-tu ?

CASSANDRE.

Ce que ton cœur redoute.
Du crime ainsi toujours le crime ouvre la route.
Au sang d'Agamemnon c'est peu d'être baigné,
Si, pour monter au trône, Oreste est épargné.

CLITEMNESTRE.

Que crains-tu pour ses jours protégés par sa mère ?....
Rends-moi, rends-moi mon fils.

CASSANDRE, (*hors d'elle-même*).

Et toi rends-lui son père.

EGISTE.

Apprends-nous sa retraite, ou, t'arrachant le jour,
Crains....

CASSANDRE.

D'un couple adultère il a fui le séjour.

EGISTE (*à ses gardes*).

Volez; que le trépas....

CLITEMNESTRE (*à part*).

Mon fils!... ô monstre!

CASSANDRE (*mourante*).

Arrête...
La lumière à me fuir est déjà toute prête....
Mais que la foi promise à mes derniers avis
Te livre à la terreur dont ils seront suivis.
Cet Oreste vengeur, que j'ai sauvé moi-même,
Reviendra t'arracher ton sanglant diadème.
Aux meurtriers nombreux sur sa trace attachés,
Tremble! déjà ses pas par les dieux sont cachés....